UNIVERSITE GASTON BERGER DE SAINT- LOUIS

UFR LETTRES ET SCIENCES HUMAINE

SECTION DE FRANÇAIS

****

OPTION : LITTERATURE AFRICAINE

THEME : L'expression de l'amour dans « Chants d'Ombre » de Léopold Sédar Senghor.

MEMOIRE DE MAITRISE

Présenté par

Thérèse Djilane Diob

Sous la direction de

M. Mwamba Cabakulu

Professeur titulaire/UGB

Année académique 2005/2006

SOMMAIRE

Dédicace.……..3
Remerciements……4

INTRODUCTION GENERALE……...5

PARTIE I : Les Sereers du Sine : société et spiritualité.....9

CHAPITRE I : La société sérère……12
1-1-1- Les valeurs éducatives……13
1-1-2- Les valeurs sociales……..15
1-1-3- Les valeurs matérielles et morales ……...16

CHAPITRE II : La spiritualité sérère……19
1-3-1- La croyance en « roog sen »……20
1-3-2- La croyance aux « pangols »……...21
1-3-3- La croyance en l'au-delà : le « janiif »……22

PARTIE II : L'amour au pluriel……...24

CHAPITRE I : L'amour tellurique ……...26
2-1-1- Le royaume d'enfance…….....27
2-1-2- L'Afrique…….....31
2-1-3- La France…….....34

CHAPITRE II : L'amour humain ……37
2-2-1- La femme…….....38
2-2-2- L'homme……..42
2-2-3- L'humanisme de Léopold Sédar Senghor……44

CHAPITRE III : L'amour divin ……46
2-3-1- L'animisme……...47
2-3-2- Le catholicisme…….....50
2-3-3- La symbiose religieuse.....53

PARTIE III : L'amour et l'universalité.....56

CHAPITRE I : L'amour de la culture.....58
3-1-1- La lutte culturelle.....59
3-1-2- Le dialogue des cultures.....64
3-1-3- La francophonie.....67

CHAPITRE II : La civilisation de l'universel 70
3-2-1- La participation de l'Afrique-mère.....71
3-2-2- Enracinement et ouverture.....75
3-2-3- La mondialisation.....79

CONCLUSION GENERALE.....83

BIBLIOGRAPHIE GENERALE.....87

WEBOGRAPHIE.....93

INDEX DES AUTEURS.....95

ANNEXES :.....98

- Lexique des notions particulières.....99

- **Questionnaires**.....103

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

DEDICACE

Je dédie ce modeste travail à mes très chers parents :

A mon père pour l'amour du travail inculqué, ses encouragements et son soutien permanent. Sa présence nous rappelle le sens du devoir.

A ma mère pour sa présence, sa tendresse, son attention, ses conseils et ses encouragements.

A mes frères et sœurs : Angélique, Bernadette, Pierre, Suzanne et André pour leur amour.

A ma tante Coumba Dione pour ses conseils.

A mon très cher parrain et complice Paulin Badji, pour avoir été là pour moi durant ces quatre années.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier très sincèrement les personnes suivantes :

Le professeur Mwamba Cabakulu pour sa disponibilité, son ouverture d'esprit et la rigueur avec laquelle il a mené ce travail.

Mes deux parents sans qui je ne serai pas là aujourd'hui : mon père pour son soutien financier et moral ; et ma mère pour ses encouragements.

Tous mes professeurs, spécialement ceux de la section de français.

Mes camarades de classe : Mariama Niang, Khady Cissé, Aminata Diagne, Ndeye Sarr Badiane, Khady Sène, Amadou Abdoulaye Sow, Amadou Hady Deme, Cheick Sène Grégoire Kabou, Amadou Macktar Ndiaye, Jacques Basséne et toute la promotion 2002, qui m'ont encouragé à travailler sur Senghor.

Mes amis du campus : Yvette Diop, Tatiana Mbengue, Raïssa Seck, Odile Faye, Joseph Mané, Ndeye Khady Diop, Barhlémy Gning, Moïse Senghor, Thérèse Ndiaye, Suzanne Sagne, Pascal Sène, Robert Badji, Amadou Gallo Fall, Issa Tounkara, Lamine Ndiaye, Fara Camara, Ousseynou Diop, Baba Touré, Mayoro Gueye, Agnès Diatta, Nancy Bampoky et Véronique Ndour pour leur affection durant ces quatre années passées ensemble.

Tous ceux qui de près ou de loin, on contribué à la réalisation de ce travail.

INTRODUCTION GENERALE

Au moment où l'humanité entre de plein pied dans l'ère virtuelle, en cette époque où le marketing et la haute technologie emplissent tant de paysages mentaux, à l'heure des haines raciales et des fanatismes religieux, il y a quelque témérité à vouloir parler de l'amour. Et le désir de tenir ce pari en un petit nombre de pages dues aux exigences de ce travail scientifique peut paraître paradoxal.

Mais notre intention, en réalisant cette étude n'a été ni de traiter uniquement de la personnalité de Léopold Sédar Senghor[1] ni d'épuiser toute son œuvre, encore moins de nous exercer au métier de critique littéraire. Un tel travail, valable en soi, nous a cependant paru trop vaste pour les besoins d'un mémoire de maîtrise. Nous avons donc préféré focaliser nos recherches sur un thème bien défini, à travers un recueil bien déterminé. C'est pourquoi, après exploration et balisage du terrain, nous avons choisi comme titre : **« L'expression de l'amour dans *Chants d'Ombre* de Léopold Sédar Senghor. »**

Beaucoup d'études et de recherches ont été menées autour de ce thème tant aimé par l'académicien noir et qui fut son plus grand rêve. Dès lors, la besogne nous paru plus lourde, voire difficile surtout qu'en ce qui concerne LSS, presque tout a été dit. Mais notre passion pour les écrits de ce poète et notre désir toujours grandissant d'immortaliser, une fois de plus, ce grand homme né quand le siècle précédant avait six ans, nous a davantage motivée.

En effet, l'humanisme de Senghor nous a séduite, sa poésie nous a touchée, ses écrits politiques ont éveillé notre curiosité. Il nous a dès lors paru que ses pensées étaient toujours d'actualité et que ses écrits méritaient d'être lus à nouveau. Nous nous sommes en quelque sorte laissée emporter par le courant d'une œuvre qui mêle les sources africaines traditionnelles aux vastes mers civilisatrices.

Dans « *Chants d'Ombre* »[2], Senghor ne cesse d'évoquer l'amour. Ce thème paraît ambitieux, et vouloir l'aborder relèverait d'une gageure. Aussi est-il nécessaire d'éclairer la lanterne sur ce que nous entendons par « **l'expression de l'amour** ». En effet, en ce qui concerne notre recueil de base, ce thème apparaît sous divers aspects et dans ses plus beaux jours. Teilhard de Chardin le définissait ainsi : « *l'amour complète et enrichit en faisant plus être.* » Senghor confirme et donne plus de poids à cette affirmation : « *l'amour (qui) meut les*

[1] Le nom de Léopold Sédar Senghor sera dans ce travail abrégé ainsi : LSS.
[2] « Chants d'Ombre » sera écrit de la manière suivante : C.O.

mondes chantant. »[1] Le Petit Robert, quant à lui, le voit comme la disposition à vouloir le bien d'un autre que soi (Dieu, prochain, patrie) et à se dévouer à lui. C'est la disposition favorable de l'efficacité et de la volonté à l'égard de ce qui est senti ou reconnu comme bon, diversifié selon l'objet qui l'inspire (affection, attachement, inclination, tendresse, passion).

Nous considérons donc l'amour comme l'effort fraternel susceptible de faire basculer l'humanité vers des valeurs positives. C'est cette volonté de rendre le monde meilleur que nous voulons faire ressortir dans ce travail, à travers ce recueil. Cela peut se résumer en une question : comment est-ce que l'amour est exprimé par LSS dans son recueil C.O ?

Senghor appartient certainement au siècle le plus cruel, au siècle qui s'est proposé comme mission de détruire l'homme dans toute son entité. Voilà pourquoi le thème de l'amour apparaît comme un refuge qui abrite à défaut de l'homme Senghor, ses rêves. Siècle de guerres[2], de progrès scientifiques, d'Internet, de science fiction, le vingtième a vu s'étioler petit à petit les valeurs humaines. Celles-ci disparaissent pour laisser la place aux machines si contradictoires avec la nature. Dès lors, l'homme rompt avec cette dernière toute communion. Et c'est pour rappeler l'humanité à l'ordre que LSS fait de l'amour un refrain.

Ainsi, dans sa quête d'un monde d'amour, Senghor ne laisse rien au hasard : nature, terre, hommes, Dieu, mots (les belles lettres) ; il a soulevé chaque pan de l'univers à la recherche de l'amour en fuite dans ce siècle de chaos.

Aujourd'hui, un retour à ce thème, ce concept (l'amour) en toute exclusivité, est plus qu'une nécessité, l'antidote vital pour ne pas vivre et mourir, s'autodétruire comme un robot. La pensée de Senghor est celle d'une poétique transcendante, elle est celle d'un monde à rebours du progrès, celle de l'expression de l'amour. En effet, qu'est-ce que l'amour qui ne se dit pas ? C'est un arbre sans fruit. La métaphore est ici évidente. C'est quelque chose d'inutile puisque ne servant à personne. L'amour est tout simplement un état d'âme qui doit être exprimé sous toutes ses formes, du moins, c'est sous cet angle que nous comptons l'aborder.

[1] LSS. C.O. p 36
[2] Les deux guerres mondiales ont arrachées à l'humanité plus du quart de sa population.

La poésie, genre littéraire le plus apte à chanter l'amour, demeure le domaine de prédilection de Senghor. A travers elle, il a su montrer le lyrisme qui émane de ce thème. Le poème senghorien est un désir prononcé de vouloir détailler les charmes de l'amour sous tous ses aspects.

Ainsi, tout en restant dans le champ d'une démarche sociocritique, nous avons orientée notre réflexion autour de trois parties principales composées de deux chapitres pour la première et la troisième, et de trois chapitres pour la deuxième partie. La critique explicative nous aidera donc à voir plus clair tout au long de ce travail où l'on notera une influence réciproque de la société sur l'écrivain ainsi que les actions de deux civilisations l'une sur l'autre.

Donc en premier lieu, nous avons voulu entrer dans la société sérère à laquelle appartient LSS, pour pouvoir comprendre certains comportements, expressions et sentiments de ce poète. Nous userons donc de la sociocritique. C'est ce qui justifie le titre donné à cette première partie **: les Sérères du Sine : société et culture.**

En second lieu, nous aborderons **l'amour au pluriel** tel qu'il s'exprime dans le recueil « *Chants d'Ombre* ». Cette partie compte cerner tout azimuts les différents degrés d'amour qui existent dans le recueil et qui soient à notre portée. Là d'ailleurs se centre l'essentiel du travail qui entend donner une lecture de l'expression de l'amour. En d'autres termes, elle (la partie) compte répondre à la question posée : comment est-ce que l'amour est exprimé par LSS dans son recueil « Chants d'Ombre » ? Nous utiliserons donc la méthode critique dite explicative.

Et enfin, en troisième lieu, il s'agira plutôt de saisir l'universalité de l'amour. Cette partie nous permettra de découvrir comment Senghor s'est attelé à faire de l'amour le levain qui est nécessaire à la renaissance du monde. En quelque sorte, elle sera une occasion de saisir les objectifs visés par ce thème de l'amour et d'en faire une mise au point. Nous nous servirons de la critique historique ou explicative. C'est ce que nous entendons par **l'amour et l'universalité.**

PARTIE 1
Les Sérères du Sine* : société et spiritualité

Partis du Fuuta* à cause de la poussée Almoravide dont les chefs menaçaient d'islamiser la population de force, les Sereers*, selon les traditions orales et les sources écrites, préférèrent l'exil plutôt que de renoncer à la religion de leurs ancêtres. Cet exode aurait duré deux siècles, du douzième au treizième.

Toutefois, il ne faut pas écarter l'idée selon laquelle le surpeuplement de la vallée du Sénégal les aurait obligés à émigrer vers les terres en bordure du fleuve. C'est ainsi qu'ils quittèrent le Fuuta dans l'espoir de trouver plus au Sud des terres fertiles. Laquelle de ces deux versions est l'originale ? Nous l'ignorons puisque n'ayant pas orienté nos recherches sur ce point. Des chercheurs plus avisés que nous sur ce domaine l'ont certainement fouillé en profondeur. Nous avons tout simplement voulu avant d'aborder le vif du sujet, retracer superficiellement le parcours de ce groupe ethnique que nous avons à étudier.

Nous nous sommes donc proposée modestement de le situer avant de parler de sa composition suivant ces deux aspects que nous aborderons. Toujours est- il que leur pèlerinage s'est terminé dans cette localité où on les trouve actuellement et qui va de l'Océan Atlantique au Saloum*.

Pourquoi parler des Sereers du sine dans ce travail qui porte sur l'amour ?

Nous répondrons d'abord que c'est bien parce que « *le milieu détermine l'individu* ». Et qu'on ne peut parler de LSS sans pour autant se référer au milieu qui l'a engendré, le milieu qui l'a vu naître et grandir et qui lui a inculqué les valeurs fondamentales qui caractérisent l'âme sereer voire l'âme nègre.

Ensuite, parce que « les informations données autour d'un poème visent toujours à cerner une signification plus aiguë et plus profonde. Ces informations sont souvent indispensables sous peine de contresens ou pour lever les équivoques. Elles entrent dans le processus d'élucidation du sens et comme telles, elles contribuent à une critique plus scientifique. »[1]

Et enfin, nous dirons que la société sereer accorde à l'amour une place de choix qui s'étend sur plusieurs niveaux dont celui du prochain, de la nature et de Dieu. Et c'est cet

[1] Lilyan Kesteloot. Comprendre les poèmes de Léopold Sédar Senghor. Issy-les Moulineaux : Editions. St Paul, 1986, p.10

amour qui s'est reflété dans les poèmes de Senghor et plus particulièrement dans son recueil « *Chants d'Ombre* ». Dès lors, ne soyons pas étonnés si cette partie aborde deux aspects de cet univers « sinig*[1] » à savoir la société et la spiritualité.

Pourquoi seulement ces deux thèmes ?

La réponse est simple. Lors de nos différentes recherches sur Senghor, nous avons remarqué qu'il fait toujours référence à certaines valeurs sociales et spirituelles que nous avons jugées nécessaires de rattacher à la culture sereer qui nous aidera certainement à y voir plus clair. Voilà pourquoi nous évoqueront certains aspects majeurs de la société sérère avant d'entrer dans sa spiritualité.

[1] Les Astérix indiquent chaque fois un renvoie au lexique des notions particulières.

CHAPITRE 1
La société sereer[1]

[1] Pour ce chapitre, nous avons tiré nos sources de l'oralité. Nous avons donc procédé à un questionnaire et recueilli des informations auprès de quelques personnes âgées.

Une des sociétés les plus organisées, la communauté « sinig* », dispose en son sein de bon nombre de valeurs. Cependant, pour les besoins de ce travail, nous avons trié celles qui nous paraissent les plus importantes et qui sont le fondement même de cette société. Par conséquent, nous évoquerons d'abord les valeurs éducatives, ensuite nous aborderons les valeurs sociales pour terminer avec les valeurs matérielles et morales.

Ce choix se justifie par le fait que l'éducation se trouve être à la base de l'élaboration de la personnalité de l'enfant. Une fois celle-ci acquise l'enfant doit se soumettre aux règles sociales, d'où l'importance des valeurs sociales, avant de pouvoir, devenu homme ou femme, disposer des valeurs matérielles et morales indispensables à son épanouissement. Ainsi, ce voyage initiatique dans la société sereer s'effectuera sur un triple niveau.

1-1-1- Les valeurs éducatives

D'après Madior Diouf, dans son article « La personnalité sérère à travers les âges : Les valeurs de civilisations à l'épreuve du temps »[1], l'éducation du jeune sereer s'opère au niveau de sept cadres que sont : la case, la cour, l'arbre à palabre ou place publique, l'aire du troupeau, l'enclos d'initiation, les jeux de lutte et l'association du village. Ainsi, tous ces cadres aussi différents qu'ils soient, contribuent à l'éducation de l'enfant. Dès lors, on note une permanence éducative dans la société sereer.

En effet, ce ne sont pas seulement les parents qui ont le rôle d'éducateurs, mais au-delà du cercle familial, tout le village participe à l'inculcation à l'enfant de certaines valeurs qui constituent le fondement même de la société. L'environnement de l'enfant n'étant pas seulement limité à la concession, il est donc normal voire indispensable que son éducation soit le souci de tout un village. Voilà pourquoi, son éducation intéresse tous les membres adultes de la communauté.

C'est ce qui explique sans doute que dans la société sereer d'antan, on pouvait voir un adulte corriger sévèrement un enfant fautif sans pour autant que ses parents y voient un inconvénient. L'éducation de l'enfant était donc partagée et chacun, chaque membre de la

[1] -Madior Diouf. « La personnalité sérère à travers les âges : Les valeurs de civilisations à l'épreuve du temps ». *Ethiopiques :* Actes des journées culturelles du sine. Fatick, 10-12 Mai 1991.

communauté qui forme le village, chaque groupe avait son rôle à jouer dans l'élaboration de la personnalité de ce futur homme ou cette future femme.

Il convient donc d'examiner comment il reçoit tour à tour les enseignements au niveau, non pas des sept milieux cités par le professeur Madior Diouf, mais au niveau de ces trois grands milieux dont nous avons jugé nécessaire d'évoquer dans ce travail à savoir : la concession, le groupe d'âge et l'arbre à palabre.

La concession « mbin né* », est la maison du grand père paternel. On y retrouve toute la famille élargie ; ensuite le groupe d'âge « a kaal* » est un regroupement de jeunes de la même génération et enfin l'arbre à palabre « yogaan né* », lieu de rencontre et d'échange par excellence. Ces trois milieux sont les facteurs déterminants de l'éducation de base de l'enfant. En effet, c'est dans la concession que l'enfant apprend les valeurs telles que l'honnêteté, la politesse, la patience entre autres. La mère, le père, les oncles, les tantes, les frères et sœurs aînés, tous ceux qui habitent la concession s'attèlent à cela. C'est donc dire qu'avant de sortir de l'enceinte familiale, l'enfant a déjà acquit bon nombre de valeurs qui l'aideront plus tard à intégrer la bande de copains.

Dans ce milieu, il apprend le courage, la témérité, l'endurance. Aussi, si dans le groupe l'enfant fait preuve de docilité, il est facilement dominé par ses camarades qui n'hésitent pas à le traiter comme un trouillard. Donc, force lui est tenu de se révolter et de lutter pour se tailler une place de choix dans le groupe.

Ainsi, les batailles rangées entre différents « kaal* » de deux villages voisins attestent cet esprit de témérité et de bravoure. L'enfant dès lors acquiert les valeurs fondamentales qui fondent l'homme ou la femme sereer. Il lui reste désormais une valeur qu'il ne peut trouver qu'auprès des vieillards : c'est la sagesse.

Dès lors, l'arbre à palabre « yogaan né* » demeure le lieu adéquat à l'inculcation de cette grande valeur. Il y apprend les devinettes, les proverbes, les anecdotes qui fondent la morale de l'homme noir, en gros, il découvre les richesses de l'Afrique noire. Mais n'est pas sage qui veut, et cette valeur ne s'offre pas à tout le monde bien que les chances de l'acquérir soient égales.

Donc, nous pouvons dire que l'éducation de l'enfant sereer commence par le milieu familial, se poursuit avec « le kaal » et se solidifie par la sagesse. Toutefois, l'éducation ne va pas sans la société. Les valeurs sociales constituent également une des richesses de la société sereer.

1-1-2- Les valeurs sociales

Le Sereer est un être entièrement social. Aussi, la vie communautaire, la solidarité, la parenté à plaisanterie, l'association du village sont des phénomènes que nous pouvons remarquer au niveau des familles, mais aussi dans les relations inter villages.

Ces aspects de la société reflètent l'harmonie, l'humour et la paix qui règnent dans le milieu. Le village sérère forme une grande famille où chacun se soucie de l'autre. En effet, la vie communautaire va de pair avec la solidarité dans toutes les épreuves de la vie. Le bonheur ou le malheur d'un membre du village devient collectif et concerne toute la communauté villageoise. Le Sereer est solidaire à tout moment et l'entre- aide est d'actualité dans cet univers.

Le cousinage à plaisanterie « maasir* » qui veut que les neveux et nièces soient esclaves des enfants de leurs oncles, favorise l'ouverture à l'autre et avec l'humour dans les propos rend fluide les relations humaines. Ainsi, « les enfants de l'oncle ont devoir d'habiller et de faire des cadeaux à leurs cousins. Ce qui est une très belle manière de faire circuler les biens de pères à fils /filles et d'éradiquer toute forme de jalousie susceptible de gâter les relations ».[1]

En effet, les neveux et nièces peuvent disposer des biens matériels de l'oncle maternel à leur gré, ce qui aurait pu susciter une jalousie. Mais heureusement que la société sereer a été prévenante en instaurant le cousinage à plaisanterie. Cette valeur morale ne concerne pas seulement les cousins germains, il touche également des villages voisins. C'est l'exemple du beau cousinage que nous remarquons au niveau des villages sereers de la petite côte en l'occurrence Fadiouth-Palmarin-Mar. Ces contrées entretiennent des relations plusieurs fois séculaires qui ont su tenir tête au temps destructeur de toute œuvre humaine.

[1] - Madior Diouf, op.cit p 13

Le « mal* » ou association du village suit ce même ordre d'idée. Il regroupe des jeunes du même âge, partageant les mêmes vertus et soucieux de la bonne marche de leur communauté dont ils sont l'âme et la jeunesse. Ils sont détenteurs de l'ambiance aussi bien dans les champs qu'au niveau du village. Ils aident les villageois dans les travaux champêtres et reçoivent en échange des dons en nature et en espèce, ce qui fait marcher l'association qui dispose en sa tête d'un « maad mal* » c'est-à-dire le roi de l'association, le président en quelque sorte.

Toujours, dans le souci de la bonne marche de la société et de la transparence des relations inter humaines, la société sereer veut que le grand père ou la grande mère soit le « mari » ou la « femme » du petit fils ou de la petite fille. Ceci n'est qu'un jeu, mais il rend les relations grands parents / petits fils/filles très agréables. La grande mère s'occupe de son petit mari qu'elle chouchoute autant que possible, et feint d'être jalouse de sa petite fille qui lui a volé le grand père.

Dans la société sereer, on peut tout dire à ses grands parents que l'on considère comme des égaux. C'est ce qui explique sans doute la comédie que font les petits fils et filles du défunt lors de ses funérailles. En effet, ils chantent et dansent durant toute la durée de la cérémonie funéraire.

C'est dire que la société sereer est chantante et dansante. En toute circonstance l'on chante et l'on danse. Ce qui laisse apparaître une autre valeur sociale de la société sereer à savoir l'ambiance. A tout moment le sereer trouve toujours une occasion de battre la cadence. C'est ce qui justifie les jeux de luttes, les danses organisées par les jeunes filles, les nombreuses festivités, pour ne citer que cela. Cependant, il n'attache pas d'importance uniquement à ces valeurs précitées, il sait également donner la place qui leur revient aux valeurs matérielles et morales.

1-1-3-Les valeurs matérielles et morales

Ce qui constitue la richesse du Sereer se résume en deux choses : le troupeau « o siir olé* » et les greniers « tap ké* ». En effet, le Sereer attache beaucoup d'importance au nombre de têtes de bétail qu'il a. Ainsi, le troupeau allie l'agriculture, l'élevage et la cuisine.

D'après nos recherches, l'engrais produit par la bouse du troupeau permet de varier la culture qui s'enrichit, diversifiant à son tour la cuisine. Dans cette société, la richesse d'un homme ne se calcule pas par le nombre de billets de banque qu'il a, mais bien par la quantité et la qualité de son bétail ; aussi par le nombre de greniers de mil, de maïs, d'haricots, etc.

Ainsi, tout dans la production du Sereer (culture, élevage, pêche) tend à réaliser une autosuffisance alimentaire. C'est ce qui explique son attachement pour ces deux richesses que nous avons tantôt citées. Le Sereer est avant tout un cultivateur, et il aime se vanter de manger du mil de l'année d'avant les récoltes de l'année en cours. C'est cela sa fierté. Ce qui montre qu'il n'ignore pas l'épargne. En effet, on ne le verra jamais tuer un mouton ou un bœuf rien que pour la nourriture de sa famille.

Son sens de l'économie est profond. Les greniers sont aussi faits pour l'épargne afin que la famille puisse trouver de quoi manger jusqu'à la nouvelle saison. L'agriculture et l'élevage vont de pair. Le Sereer est un cultivateur et un éleveur. Et si on descend vers la petite côte, son activité s'élargit, il devient pêcheur. Nous notons également au niveau de cette zone, la culture du riz qui est exclusivement réservée aux femmes.

A ces valeurs matérielles, s'ajoutent les valeurs morales. En effet, la morale est l'une des valeurs les plus universelles de la société sereer. Décrivant le vrai homme, l'homme idéal, le Sereer dira qu'il se reconnaît par les vertus de politesse, d'intégrité, d'honnêteté, d'honneur, de courage et de sens de l'effort.

La politesse dans cette société « ne coûte rien, mais il achète tout »[1]. L'homme poli est souvent détenteur d'un savoir que les vieillards n'hésiteront pas à lui donner, et pour cela, il est respecté. Honnête, sa parole ne sera jamais remise en doute car étant reconnu comme un homme de parole. Le bien d'autrui ne l'intéresse guère. Il préfère mourir plutôt que de voler. Son honneur passe avant toute chose et dès qu'on y touche, qu'on l'entache, il n'hésite pas à se suicider pour laver cet affront à défaut d'élucider le problème. La parole est sacrée, une fois donnée, il faut la respecter à tout prix. Cet honneur, ce désir de garder intacte cette vertu le pousse au sens de l'effort.

[1] Adage sérère qui dit que la politesse ne se vend pas et pourtant, une fois acquise, elle ouvre toutes les portes à son propriétaire.

Courageux, il ne veut pas être la risée de ses pairs : le champ est débroussaillé et semé à temps. La paresse est à bannir dans l'univers sereer. L'homme idéal ne pleure jamais ni ne fuit devant aucun danger. L'honneur passe même avant la vie car l'Homme n'a plus de raison de vivre si cette vertu est bafouée ainsi que celle de toute sa famille.

Le Sereer est un homme d'honneur, de courage, d'intégrité et d'une grande politesse. Ainsi, toutes ces valeurs et vertus citées ci-dessus évoquent l'amour qu'il a pour son prochain, mais aussi pour la nature qui est sa raison de vivre.

Somme toute, la société sereer est remplie de valeurs qui touchent l'éducation, les biens matériels et la morale. Cependant, elle est détentrice d'une forte croyance aussi riche que variée que nous allons essayer de découvrir maintenant et qui nous permettra d'aborder un autre aspect de la communauté sereer du Sine.

CHAPITRE 2

La spiritualité sereer[1]

[1] Nous avons tiré nos sources de l'œuvre du père : Henri Gravrand. *La civilisation séreer, pangool*. Sénégal : NEA, 1990 ; mais aussi de l'oralité à travers un questionnaire.

Comme toute société, les Sereers du Sine ont leur originalité. En effet, c'est une communauté joyeuse qui ne laisse pas de place à la tristesse. En toute circonstance l'on chante et l'on danse. Mais également l'on sait se mettre à l'écoute sérieuse de la nature et des créatures. De ce fait, l'univers sereer apparaît comme un vaste champ symphonique où le chant est omniprésent. Tous les initiés ont cette capacité extraordinaire d'écouter l'inaudible. D'ailleurs, l'esprit de communion est le mieux partagé dans ce milieu.

Le Sereer sait également relier la vie et la mort. Il n'y a pas de rupture entre les deux mondes. C'est un être qui vit en symbiose avec tout l'univers. Au demeurant, il entretient des moments de communion intense avec le monde invisible. Il croit en dieu qu'il nomme **« roog sen*** », à la protection des ancêtres qui ne sont plus et qu'il appelle « **pangols*** », mais aussi, il croit en un autre monde différent du nôtre, le « **janiif*** » c'est-à-dire, l'au-delà.

Il est d'une grande ferveur religieuse, d'où son amour pour dieu. Ces trois aspects de la croyance se mélangent dans l'univers sereer, mais nous tenterons de les distinguer dans la mesure du possible. Il convient à présent d'interroger cette spiritualité plusieurs fois millénaire à travers un survol de la tradition sereer.

1-2-1- La croyance en « roog sen »

Pour le Sereer, « roog sen » n'a pas d'égal. Il n'a ni siège fixe, ni résidence. Il est « sen* » c'est- à -dire nulle part et « seng* » c'est-à-dire unique. Cela ne l'empêche pourtant pas de le situer à l'instar des religions révélées, en haut. En effet, il croit profondément en un seul Dieu, créateur de l'univers visible et invisible et détenteur de tout pouvoir.

Maître de tout, il est au-dessus de tous et son règne n'aura pas de fin. Il n'est pas un génie ni une divinité, il est tout simplement le maître de la créature et le Sereer emploie un vocable très respectueux pour l'évoquer : « roog o yaal in sen* » qui veut dire mon seigneur et mon dieu qui n'est nulle part.

L'homme, quant à lui, est au centre du monde et aspire à Dieu, l'omniscient et l'omnipotent. Pour le sereer, tout est l'œuvre de Dieu. Ainsi, on l'entendra dire : « cit roog* » (don de dieu), « ndig roog* » (l'hivernage de dieu), « ngess roog* » (le matin de dieu). Il a

pleine confiance en lui, en atteste cette expression «a félanga roog* » (si dieu le veut ou s'il plaît à dieu) et la liste n'est pas exhaustive tant les exemples sont aussi nombreux que variés.

Dieu est celui qui empêche et qui favorise, et dès que le Sereer se sent menacé, il remet tout à dieu. Ainsi, cet adage que le sereer a tendance à utiliser montre qu'il est un être qui s'abandonne entièrement à lui : « o fagn a fagn a Ngoor, roog a deb na colum* » (si grand que soit ton mépris pour Ngoor, dieu pleuvra sur son champ autrement dit, tu ne peux pas empêcher dieu de pleuvoir dans le champ de Ngoor). Pour le Sereer comme pour les religions révélées, la décision finale revient à Dieu. Et, lorsqu'il se convertira à une de ces religions, Allah ou Yahvé ou encore Jéhovah comme « roog sen » interviendra toujours à tous les moments de sa vie.

Dès lors, les nouvelles religions qui prônent un dieu unique n'apportent rien à la spiritualité sereer puisque déjà cette unité divine existait. C'est ce qui explique sans doute qu'ils sont ceux qui ont résisté le plus longtemps à l'adhésion aux religions révélées en atteste la bataille de Somb en Juillet1867. En effet, durement attaché à la religion de ses ancêtres, les Sereers refusent de changer la vie religieuse et sociale héritée, faisant tout leur possible pour empêcher la pénétration des religions étrangères dans leur pays.

Dieu est donc cet être qu'on ne peut atteindre ni voir, d'où son éloignement. Voilà pourquoi il faut qu'il y ait une voie d'accès à la transcendance. Dès lors, interviennent les « pangols* » qui sont des forces spirituelles intermédiaires.

1-2-2- La croyance aux « pangols »

Définis par le professeur Madior Diouf dans un article[1] comme le clergé de la religion traditionnelle, « les pangols* » sont des forces spirituelles intermédiaires. En effet, Dieu étant loin, il faut absolument à l'homme qui y aspire, une voie d'accès, et c'est en cela que réside le rôle de ces ancêtres devenus « pangols* ». Ils sont des traits d'union entre les morts et les vivants, entre ces derniers et « roog sen* ». Ils assurent la permanence du contact spirituel entre l'au-delà et l'ici-bas.

[1] Madior Diouf. Op.cit p 13

On note dès lors que l'homme sereer passe par les ancêtres pour accéder à dieu. Les « pangols* » sont sollicités par les siens dans chaque famille respective en vue d'avoir leur bénédiction dans les difficultés de la vie. Une fois les récoltes terminées, les familles doivent aussi revenir rendre grâce à l'ancêtre protecteur qui a intercédé.

A l'égal des religions révélées (chrétienne et musulmane), les pangols ne sont donc que des intercesseurs. Aussi, nous verrons le chrétien prier Jésus le fils de dieu ou la vierge Marie ou encore les Saints et les Saintes de l'Eglise , tout comme le musulman priera l'homme de dieu « le waliyu* » ou le prophète Mohamed le messager de dieu auprès des hommes.

Egalement, le Sereer « pangoliste* » ne fait pas autre chose quand il demande à ses ancêtres d'intercéder pour lui. Le Sereer craint les pangols qui, s'ils ne sont pas bien ménagés, peuvent se montrer très néfastes. Donc leurs autels doivent en permanence être entretenus par chaque famille respective détentrice de pangols « a thiour* ». Les libations effectuées à chaque moment de la vie sont des exemples d'entretien.

Cependant, seules les âmes puissantes et pures peuvent revenir sur terre et prendre contact avec les vivants. Cet autre monde où elles séjournent (les âmes), c'est l'au- delà et le Sereer y croit profondément.

1-2-3- La croyance en l'au-delà : « le janiif »

Les traces de croyance ancienne témoignent de l'idée que le dernier passage est toujours accompagné de l'espoir et de la crainte d'un après. Les relations avec les défunts sont complexes. Ainsi, si les offrandes et les amulettes glissées entre les couches du linge funéraire, pour protéger le défunt durant son voyage vers l'au-delà, marquent partout l'affection et la tendresse du souvenir, chaque société a ses croyances et ses comportements propres. Voilà pourquoi chez les Sereers, la mort est un passage d'un monde à un autre qu'est l'au-delà.

Dès lors, pour paraphraser Birago Diop, les morts ne sont pas morts. En effet, ils ont une autre existence qui leur est propre et participent à la société des vivants qui les vénèrent comme en atteste la présence des « pangols* ».

Les morts entourent alors le monde des vivants. Le « janiif* » est le lieu où l'homme rejoint après sa mort et où il pourra jouer un rôle protecteur ou malfaisant selon qu'il ait été bon ou mauvais de son vivant. Pour le Sereer pangoliste, le plus dur châtiment n'est pas l'enfer, mais, c'est bien le fait d'être rejeté par ses parents défunts qui se trouvent dans l'au-delà.

Cet univers reste totalement inconnu des vivants qui lui vouent un respect incommensurable puisqu'il demeure le séjour de dieu. Etant totalement un mystère, « le janiif* » fait l'objet d'une grande crainte. Celle-ci peut être rattachée au fait que l'inconnu fait toujours peur. Et puisque le défunt sereer ne sait pas s'il va être accepté ou rejeté par ses parents qui l'ont précédé dans l'au-delà, il nourrit une angoisse de son vivant. La peur d'être rejeté l'exhorte à faire le bien sur terre, à nourrir un amour profond pour les êtres et les choses mais aussi pour « roog sen* ».

Au terme de cette première partie, nous pouvons dire que la communauté sereer est bien organisée, riche au point de vue social et spirituel et fidèle à ses traditions. Cependant, cette fidélité ne signifie nullement repli orgueilleux sur elle-même. Le Sereer sine, bien que spécifique, cherche toujours par toutes les voies et tous les moyens, à participer à l'unité du peuple sereer qui, transcendant sa diversité interne, en deviendra plus riche et plus complète. Le monde de dieu, des forces invisibles qui gouvernent l'univers habitent le quotidien de la spiritualité du Sereer et même actuellement où pourtant le christianisme et l'islam ont pris une large place au fil des siècles, les croyances ancestrales jouent toujours un rôle prépondérant qui est ancré au plus profond de l'âme nègre.

La pluralité d'amour de cette société que nous avons tantôt citée est manifeste dans l'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor. Ainsi C.O s'avère être un véritable cocktail d'amour où la variété de ce sentiment est à démontrer dans ce travail.

PARTIE 2
L’amour au pluriel

La poésie, qu'elle soit lyrique ou épique, est un ensemble de paroles plaisantes au cœur et à l'oreille. Tous les poètes ont pratiquement parlé de l'amour. Ainsi, des troubadours à LSS, le pont n'a pas été coupé, il n'y a pas eu de rupture. Les textes de l'enfant de Djilor Djidjack* sont un vrai tissage de paroles d'amour. Il met en œuvre les enseignements de sa tradition sereer. En cela, il est poète de la peau noire, poète de l'amour. Celui- ci, merveille qui permet d'accorder les cœurs et de transcender les barrières, traverse de bout en bout le recueil C.O.

Quand on parle de l'amour, on le rattache spontanément aux rapports homme/femme, mâle/femelle, alors que ce terme revêt une dimension plurielle. Ceci est d'autant plus vrai que *Senghor élargit considérablement l'extension du terme*[1]. L'amour, un des thèmes majeurs de sa poésie, ne se limite plus seulement à l'être humain, il est aussi amour de Dieu et des choses. Et c'est cette diversité que nous nous proposons d'approcher dans ce travail suivant trois grands centres d'intérêts, à savoir : la terre, les hommes et Dieu.

Ainsi, nous distinguerons d'abord la passion de Senghor pour les terres qui l'ont vu naître et évoluer, ces terres qui ont fait de lui ce qu'il est devenu, c'est-à-dire un homme entièrement enraciné dans ses valeurs traditionnelles et ouvert au dialogue et aux autres cultures **:** c'est **l'amour tellurique**.

Ensuite, nous saisirons sa grande passion pour son prochain qui lui a valu sa réputation de grand humaniste le hissant dès lors sur le haut panthéon des « senior », nous voulons dire des seigneurs, des maîtres **:** c'est **l'amour humain**.

Enfin, nous aborderons sa forte spiritualité qui n'est rien d'autre que le reflet de l'univers empreint de ferveur religieuse dans lequel il est né et où il a acquis les valeurs spirituelles bien connues de lui : c'est **l'amour divin**.

Voilà pourquoi cette partie s'avère être l'intérêt même de ce travail qui tend à faire connaître d'autres visages que revêt l'amour chez ce poète. C'est pour cette raison apparente que nous évoluerons sur un triple niveau : Terre- Homme- Dieu.

[1] Daniel Garrot. *LSS : critique littéraire*. p 43

CHAPITRE 1
L’amour tellurique

Trois grands milieux ont fortement influencé l'enfance et l'adolescence de LSS. Et il n'a de cesse de chanter ces lieux qui ont forgé sa personnalité et qui lui ont inculqué des valeurs que l'usure du temps n'a jamais su émousser. Ainsi, quand il s'agit d'évoquer ces terres Senghor sait trouver les mots qu'il faut. **Le royaume d'enfance, l'Afrique** et **la France** ont constitué tour à tour des espaces d'éducation et d'évolution que le poète a su graver dans sa mémoire.

Dès lors, ce chapitre s'avère être pour nous un moyen, une occasion de montrer comment Senghor, à travers son recueil C.O, aborde l'amour qu'il porte à ces différents milieux qui furent pour lui de vraies écoles de la vie.

Nous partirons alors de la terre qui l'a vu naître, en passant par l'Afrique, son cher continent, pour enfin élargir le champ de vision et mettre l'accent sur la France, terre d'ouverture.

2-1-1- Le royaume d'enfance

Né à Joal[1] le neuf octobre 1906, Senghor, après son baptême, rejoint avec sa mère Gnilane Ndiémé Bakhoum le village de Djilor à une soixantaine de kilomètres de Joal. Là, réside son père Diogoye Basile Senghor, un riche propriétaire terrien et commerçant apparenté au roi du Sine Koumba Ndoffène Diouf.

C'est dans cette ambiance traditionnelle villageoise que s'est déroulée l'enfance du poète entre les champs et les troupeaux de bétails, en passant par l'initiation au mysticisme africain, œuvre de son oncle maternel qu'il appelle affectueusement « Toko'Waly ».Dès lors, le royaume d'enfance qui a fortement influencé l'œuvre poétique de LSS, surtout au niveau du recueil C.O, apparaît comme une relecture, un retour au terroir natal. Il embrasse les villages de Djilor, de Joal et plus tard, celui de Ngasobil qui constitue pour lui sa première ouverture au monde extérieur.

L'apprentissage de la religion chrétienne et de la langue française commencé dans ce petit village de la commune de Joal-Fadiouth n'a pas soustrait le poète sérère de son royaume d'enfance.

[1] Joal est une bourgade fondée au seizième siècle par les navigateurs portugais sur la petite côte.

Et il lui suffit de nommer ces lieux pour revivre profondément ces instants de paix et de joie de jadis. C'est ce qui lui fait dire dans la postface à « *Ethiopiques* » :

> *Et puisqu'il me faut m'expliquer sur mes poèmes, je confesserai que presque tous les êtres et choses qu'ils évoquent sont de mon canton, quelques villages sérères perdus parmi les tanns, les bois, les bolongs et les champs. Il me suffit de les nommer pour revivre le royaume d'enfance et le lecteur avec moi je l'espère – à travers des forêts de symboles.*[1]

À partir de là apparaît tout l'attachement de LSS à son Sine natal. En effet, il peint avec des couleurs gaies une enfance édénique dont le lecteur se doit de deviner le « sens sous le signe ». Le Sine natal devient un royaume d'amour ancré dans la mémoire du jeune Sédar et plus tard de l'étudiant sénégalais qui, pour fuir les tracas, les soucis et les fatigues de la vie moderne en plein Paris, fouille dans sa mémoire et trouve un lieu de refuge **:**

> *Tout au long du jour sur les rails étroits /…/*
> *Tout au long du jour, tout le long de la ligne*
> *Par les petites gares uniformes /…/*
> *Me voici cherchant l'oubli de l'Europe au cœur pastoral*
> *Du sine. (C.O. p 13).*

La nature, rien que son souvenir, fait revivre le poète**.** Le village natal devient synonyme de paradis**.** Il signifie la confiance, l'espoir, l'avenir. C'est la vie simple à l'image de l'Afrique d'antan. En effet, il confie à Mohamed Aziza **: «** C'était un royaume d'innocence et de bonheur : il n'y avait pas de frontière entre les morts et les vivants entre la réalité et la fiction, entre le passé, le présent et l'avenir.[2] »

C'était donc un milieu où tout cohabitait et vivait en parfaite symbiose. Et Senghor ne se dérobe pas à cette harmonie. Il aime bien d'ailleurs cette vie totalement bucolique, en attestent ses escapades à travers les champs qui lui ont plus d'une fois valu le courroux maternel. Ses goûts de roturier l'ont fortement initié :

> *Et toi Fontaine de Kam-Dyamé, quand à midi je buvais ton eau mystique au creux de mes mains*
> *Entouré de mes compagnons lisses et nus et parés des fleurs de la brousse !*
> *La flûte du pâtre modulait la lenteur des troupeaux. (C.O. p 28).*

[1] « Comme les lamantins vont boire à la source ». Postface à Ethiopiques. *Œuvre poétique*. p 160.
[2] Léopold Sédar Senghor. *Poésie de l'action*. p 37.

Pour lui, l'image du bonheur a toujours comme toile de fond un paysage. Il aime la nature, ce qui lui a fait adorer le royaume d'enfance au point de le graver dans sa mémoire. Les chants, les danses, les jeux, les veillées, les contes des nourrices, la douceur maternelle, le monde des esprits, le père distant, voilà d'après Senghor, toute la richesse et la beauté de ce milieu.

C'est ce qui justifie en quelque sorte son attachement à cette portion de terre perdue dans le Sine et à laquelle personne ne prête pratiquement attention, excepté LSS. Lui qui, en plein Paris, se rappelle cette vie de jadis, replonge dans l'ambiance du royaume d'enfance, renoue avec le passé lointain, pour faire revivre son inconscient. Cet étudiant enraciné jusqu'à « la moelle de l'os » savait que seul un retour au passé pouvait le sortir de la routine que lui imposait une Europe mécanique. C'est ainsi que le poème « *Joal* » s'érige en un refuge où le poète n'hésite pas à se blottir :

> *Joal !*
> *Je me rappelle /…/*
> *Je me rappelle les fastes du couchant*
> *Où Koumba Ndoffène voulait faire tailler son manteau royal.*
> (C.O. p15).

Cette interpellation, nous voulons dire cette exclamation, retentit comme une explosion qui ouvre la porte à l'inconscient et laisse libre cours au souvenir qui coule comme le liquide que produit l'assonance en « *l* ». Quelle joie alors pour ce jeune noir des années trente, seul au milieu du froid européen, de voyager dans le temps depuis la Seine jusqu'à son Sine natal! Il se rappelle son village, mais aussi et surtout il se promène à travers les champs comme autrefois avec l'oncle maternel :

> *Toko'Waly mon oncle, te souviens-tu des nuits de jadis*
> *Quand s'appesantissait ma tête sur ton dos de patience ?*
> *Ou que me tenant par la main, ta main me guidait par ténèbres et signes ?/…/*
> *Toi Tokô'Waly mon oncle, tu écoutes l'inaudible*
> *Et tu m'expliques les signes que disent les ancêtres dans la sérénité marine des constellations… (C.O. p 36).*

Cette initiation aux secrets de la nature est d'autant plus importante qu'elle a fait de l'enfant de Djilor, un amoureux de la terre qui l'a vu naître et de toutes les richesses qui la composent, y compris la nature. Es- ce à dire que Senghor est un naturaliste, un symboliste

ou un surréaliste ? Nous restons convaincue qu'il a aimé la nature, les choses animées et /ou inanimées. Et cela suffit pour dire de lui qu'il fut un adepte de ces courants littéraires.

Les fruits de l'éducation traditionnelle apparaissent dans sa vie politique et littéraire :

> *Koumba Ndofène Dyouf régnait à Dyakhâw, superbe vassal*
> *Et gouvernait l'Administrateur du Sine – saloum.*
> *Le bruit de ses aïeux et des dyoung-dyoungs le précédait.*
> *Le pèlerin royal parcourait ses provinces, écoutant dans le bois la complainte murmurée. (C.O. p 31).*

Plus tard Homme d'Etat, ses tournées dans les villages au fin fond du Sénégal ont pour source, la vie du royaume d'enfance avec les visites du roi, neveux de son père. Il n'a fait donc que rester fidèle à son vécu quotidien. Le Sénégal des profondeurs en l'occurrence le monde paysan, est à l'origine de ses succès politiques et de sa conquête du pouvoir.

Cependant, nous ne pouvons terminer cette étude du royaume d'enfance sans pour autant aborder les critiques qui ont été adressées au poète- président. En effet, le reproche lui a souvent été fait par certains critiques dont Cheikh Yérim Seck (collaborateur du journal *Jeune Afrique)*, d'être trop occidental. Mais, toute sa vie durant, Senghor s'est attelé à démontrer le contraire de cette accusation en prônant l'enracinement et en luttant pour la réhabilitation du Noir.

Son amour de la terre ne se limite donc pas à son Sine natal. Certes, on sent vibrer dans sa pensée une passion totale, indéfectible, attendri chez l'adulte, pour ce royaume du Sine qui l'a vu naître et où il a connu le bonheur d'être au cœur des siens, inscrit dans l'univers de sa race et de son ethnie:

> *Mon enfance, mes agneaux, est vieille comme le monde et je suis jeune comme l'aurore éternellement jeune du monde.*
> *Les poétesses du sanctuaire m'ont nourri*
> *Les griots du roi m'ont chanté la légende véridique de ma race aux sons des hautes kôras. (C.O. p 31).*

Mais, il faut noter que c'est de cet enfance merveilleusement sereer que lui vient son sentiment de la négritude qu'aucune assimilation n'a su influencer. L'amour pour l'Afrique est la suite logique et incontournable de son attachement à son terroir natal. Il est aussi grand que celui qu'il porte à son royaume d'enfance.

2-1-2- L'Afrique

La place de LSS dans la grande famille littéraire est fortement marquée par l'affirmation et la revalorisation de la culture noire et de la civilisation africaine. Etre l'écho de son peuple, voilà le grand projet dévoilé par ce poème qui apparaît comme une prière:

> *Eléphant de Mbissel, entends ma prière pieuse /…/*
> *Souffle sur moi la sagesse des Keïta.*
> *Donne-moi le courage du guelwâr et ceins mes reins de force comme d'un tyédo.*
> *Donne-moi de mourir pour la querelle de mon peuple, et s'il le faut dans l'odeur de la poudre et du canon.*
> *Conserve et enracine dans mon cœur libéré l'amour premier de ce même peuple.*
> *Fais de moi ton maître de langue ; mais non, nomme-moi son ambassadeur.*
> *(C.O. p 51).*

Il s'est toujours soucié de son continent, en atteste sa participation à la négritude. Tout son engagement littéraire et même politique peut se résumer en la lutte pour la réhabilitation de l'homme noir. Il s'est proposé de déchirer « les rires banania » sur tous les murs de France et du coup, chacun a eu droit à son identité.

Le Noir n'est plus dès lors résigné, soumis, asservi et piétiné, il se considère comme une personne humaine à part entière qui entend désormais jouer pleinement son rôle dans le développement du monde. Tout au long du recueil « *Chants d'ombre* », l'Afrique est omniprésente. En effet, Senghor a toujours su trouver un temps pour être à l'écoute du « *silence rythmé* » de la nuit africaine :

> *Là-haut les palmes balancées qui bruissent dans la haute brise nocturne*
> *A peine. Pas même la chanson de nourrice.*
> *Qu'il nous berce le silence rythmé.*
> *Ecoutons son chant, écoutons battre notre sang sombre, écoutons*
> *Battre le pouls profond de l'Afrique dans la brume des villages perdus.*
> *(C.O. p 14).*

L'Afrique n'est plus ce continent à civiliser, cette terre habitée par des « sauvages » qui ont tout à apprendre ; elle est vivante d'après cette belle anaphore du poème « *Nuit de sine* ». Elle est une mère dont le cœur bat par amour pour ses enfants, une mère qui a supporté nombre d'humiliations. Dès lors, la négritude que Senghor définit comme « *L'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir, telles qu'elles s'expriment dans la vie, les institutions et les œuvres des Noirs* », devient non plus une lutte armée de propos désagréables comme

sait le faire son ami Aimé Césaire, mais une lutte culturelle. Et il se fait un devoir de rappeler à ce dernier leur « Noblesse qui, est de chanter / Les ancêtres les princes et les Dieux, qui ne sont fleurs ni gouttes de rosée ». (C.O. p 12).

C'est dire que l'Africain, même dans le combat, doit être un homme intègre qui n'oublie jamais le but qu'il s'est fixé et le devoir qu'il a envers son peuple. Ainsi, le poète sérère tout en dévoilant les méfaits de la colonisation, montre les valeurs et la beauté de l'Afrique avant l'arrivée des Blancs dont les mains « abattirent les forêts d'Afrique pour sauver la Civilisation parce qu'on manquait de matière première ». (C.O. p 22).

En effet, la théorie de la table rase qui avance que l'Afrique n'a pas de civilisation a été dans les années trente un moyen de rassembler les étudiants noirs de toute la diaspora sur un même idéal, un seul objectif, une unique cause commune qu'est la réhabilitation de l'homme noir. Ces étudiants venus de tous les horizons savaient que seule une revalorisation de leur culture pouvait les sortir de ce cauchemar. Il fallait alors montrer que le Nègre avait bel et bien une civilisation aussi grande que celle de l'Europe. Dès lors, fierté et acceptation de soi furent les seules clés susceptibles de leur ouvrir la porte de la modernité. Aux accusations du monde blanc, Senghor rétorque :

> *Ils nous disent les hommes du coton du café de l'huile*
> *Ils nous disent les hommes de la mort.*
> *Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol du. (C.O. p 24).*

Voilà comment il montre un exemple d'engagement qui n'est rien d'autre que la foi que tout intellectuel doit avoir pour une cause bien déterminée. L'Africain n'a donc aucune raison d'avoir honte de ses origines. Au contraire, il se doit d'être fier de son appartenance à une société qui prône les valeurs humaines dont : la solidarité, l'hospitalité et la générosité. Ainsi, tous les combats n'ont qu'un seul but chez ce poète : réhabiliter l'Afrique. Et pour cela, il faut qu'il soit « lavé de toutes ses contagions de civilisé ». (C.O. p 35). Et ainsi, pouvoir entendre « le chant de l'Afrique future ». (C.O. p 34).

Il a foi en cette Afrique de demain qui se doit d'être fière, belle et présente. Et Senghor pousse au paroxysme son amour pour cette terre noire dans ces versets forts nets où il chante la beauté de la couleur noire au risque d'être emporté par un racisme esthétique :

Nuit d'Afrique ma nuit noire, mystique et claire noire et brillante/…/
O ma Lionne ma beauté noire, ma Nuit noire ma Noire ma Nue ! /…/
Nuit qui me délivre des raisons des salons des sophismes, des pirouettes des prétextes, des haines calculées des carnages humanisés. (C.O. p 37).

Il opère dès lors une romantisation de ce continent qui fut la cause de tant de misère et d'exclusions. L'affirmation de l'Afrique et sa revalorisation ne peut se faire qu'avec un retour aux sources car, pour tendre la main à l'autre, il faut d'abord avoir la claire conscience de ce que l'on est. C'est la raison pour laquelle dans ce poème qui suit, il exprime son choix :

Mais s'il faut choisir à l'heure de l'épreuve/…/
J'ai choisi mon peuple noir peinant, mon peuple paysan et toute la race paysanne par le monde.
Et tes frères se sont irrités contre toi, ils t'ont mis à bêcher la terre.
Pour être ta trompette ! (C.O. p 30-31).

L'enracinement est donc nécessaire. En effet, à l'instar de Djéliba Mory Diabaté qui affirme: « à *chaque fois que les mots changent de sens et les choses de symboles, je retourne à la terre qui m'a vu naître pour tout recommencer : réapprendre l'histoire et les nouveaux noms des animaux et des choses »*[1], tous les intellectuels africains se doivent d'aller s'abreuver à la source comme « jadis les lamantins à la fontaine de Simal ». Et c'est dans ce sens que l'ont doit analyser la réponse du Prince dans le poème « *Message* » :

Le prince a répondu. Voici l'empreinte exacte de son discours.
Enfants à tête courte, que vous ont chanté les Korâs ?
Vous déclinez la rose m'a-t-on dit, et vos ancêtres les Gaulois /…/
Faut-il vous dérouler l'ancien drame et l'épopée ?
Allez à Mbissel à Fa'oy ; récitez le chapelet de sanctuaires qui ont jalonné la Grande Voie
Refaites la Route Royale et méditez ce chemin de croix et de gloire.
Vos Grands Prêtres vous répondront : voix du sang /…/
Voix du sang ! Pensées à remâcher ! /…/
J'ai entendu la parole du prince. (C.O. p 19-20).

La passion de toute une race est évoquée ici avec une richesse d'images bien propre au poète. Il nous incombe alors de voir « *le sens sous le signe* ».[2] Ainsi, dans ce chaos du vingtième siècle, il propose un ressourcement susceptible de revigorer. L'avenir passe donc par un indispensable retour aux valeurs ancestrales qui constituent l'antidote pour ne pas succomber à l'aliénation et à l'assimilation. C'est pourquoi il quitte l'Europe pour revenir au

[1] Kourouma Ahmadou. *Monné, outrages et défis*. Paris : Seuil, 1990, p 41.
[2] Postface à Ethiopiques. LSS. *Œuvre poétique*. p 159

pays natal malgré plusieurs années passées dans ce continent. C'est dire que, s'abreuver aux sources est très important pour Senghor dont l'inspiration littéraire et le génie politique ont porté le peuple africain sur les marches de l'histoire. Cependant, son séjour dans le continent européen a laissé des traces dans sa vie :

> *Nuit qui fonds toutes mes contradictions, toute contradiction dans l'unité première de ta négritude*
> *Reçois l'enfant, toujours enfant, que douze ans d'errance n'ont pas vieilli.*
> *Je n'amène d'Europe que cette enfant amie, la clarté de ses yeux parmi les brumes bretonnes. (C.O. p 37).*

Cela justifie peut-être l'accusation qui lui est portée d'être occidentalisé, si nous considérons sa femme Colette comme son seul viatique pour le voyage du retour.

La France a laissé des séquelles chez cet homme totalement enraciné. Il ne s'en cache pas, il est fier de sa culture française. C'est cela qui fait sa richesse culturelle et son originalité. Dès lors, ce pays côtoie, dans le cœur du poète, le royaume d'enfance et l'Afrique sans pour autant se mélanger à eux. Il a une grande passion pour l'Occident représentée par la France. Essayons de saisir à présent comment Senghor exprime son affection pour ce pays.

2-1-3- La France

Toute la jeunesse du poète s'est pratiquement passée en France. Pays d'accueil pour le jeune étudiant puis pour le professeur et enfin pour le septuagénaire retraité, il a beaucoup influencé la destinée du premier président de la jeune République du Sénégal. Et il est question pour celui-ci de témoigner d'une grande reconnaissance à cette terre fraternelle. En effet, il évoque dans ce poème qui suit seize années vécues dans ce pays : ce sont ses seize ans d'errance (1929-1945)

> *Et seize ans de guerre ! Seize ans le battement des tabalas de guerre des tabalas de balle !*
> *Seize ans les nuages de poudre ! Seize ans les tornades sans un beau jour un seul /…/*
> *Seize ans le crépuscule ! Et les femmes autour des sources étendent des pagnes rouges*
> *Seize ans autour du marigot d'Elissa, que fleurissent les lances bruissantes. (C.O. p 32-33).*

L'assonance en « s » présente dans ce poème exprime la dure réalité de la vie d'errance. On sent la souffrance du poète d'abord loin de son pays, ensuite confronté à un univers où règne la loi du plus fort, celle de la modernité et des techniques hautement sophistiquées. Les interjections confirment la présence des émotions quand il s'agit pour Senghor d'évoquer la France ce peuple qui branle l'étendard de la fraternité flottant à tout vent. Elle a ouvert le cœur de Senghor à la connaissance du monde lui arrachant, dès lors, le serpent de la haine. En réalité, pour LSS, il existe des liens privilégiés entre l'Afrique et « l'Europe à qui nous sommes liés par le nombril » (C.O. p 23).C'est dire que par-delà les événements, il faut qu'il règne entre Blanc et Noir une amitié sincère dont chacun bénéficiera.

Senghor a demeuré de nombreuses années en France. Il y a vécu plus longtemps qu'en Afrique. Il est un être divisé : africain de cœur et français de culture. Dès lors, son désespoir est comparable à celui de Léon Laleau qui affirme dans un décasyllabe son « Désespoir à nul autre égal /D'apprivoiser avec des mots de France / Ce cœur qui (lui) est venu du Sénégal [1] ».

Mais pouvait-il rester aveugle au fait que ce pays n'est pas moins une des plus grandes puissances coloniales à avoir exploité le continent noir ? D'où son malaise sachant qu'il doit outrager ce qu'il aime et vénère. Il va donc rédiger la haine de l'oppresseur, non pas l'expectorer comme son ami antillais Aimé Césaire mais la formuler en des reproches terribles, en des satires très judicieusement construites dans lesquelles il veut avant tout se venger des humiliations qu'en son âme ont laissé des siècles de sueur et d'humiliations.

Il ne faudra pas qu'on soupçonne qu'ayant quitté très jeune l'Afrique, il a totalement pactisé avec l'Europe. Cependant, il s'agira d'une brève révolte car il a compris que le chemin de la haine conduit incontestablement à l'horreur. Senghor choisira alors d'être définitivement esclave de l'amour. Il a compris que la rancune ne mène à rien et qu'au lieu de se laisser détruire par le ressentiment, il gagnerait plus à prendre ce qu'il y a de bon et de positif dans la culture française.

Il est nécessaire savoir pardonner pour pouvoir progresser. Pour lui donc, loin d'agir en adversaire l'on ferait mieux d'essayer de se compléter. C'est donc une relation de complémentarité que les deux cultures doivent préserver. Et cela a réussi chez ce poète

[1] Léon Laleau cité par LSS dans son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française.* Paris : Seuil, 1948.

d'autant plus que l'Afrique et l'Europe, le Sénégal et la France, le Sine et la Seine, Dakar et Verson sont reliés par un pont indéfectible car construit sur des rapports solides que sont les liens du cœur. La France n'est plus l'ennemi de jadis venu apporter la civilisation à l'Afrique barbare, elle est la soeur « aux visages sans masque, dépouillés de toute fossette comme de toute ride » (C.O. p 23), pour qui le poète implore la protection des morts dans cette belle prière:

> *O morts, qui avez toujours refusé de mourir, qui avez su résister à la mort/…/*
> *Protégez mes rêves/…/*
> *Ô Morts ! Défendez les toits de Paris de la brume dominicale*
> *Les toits qui protègent mes morts. (C.O. p 10).*

En effet, dans le sol de la France sont enterrés autant des soldats blancs que des tirailleurs noirs. Rien que pour cette raison, ce pays mérite d'être considéré comme une terre sœur. C'est pourquoi LSS est reconnaissant malgré tout à ce peuple qui l'a marqué autant par son élégance, sa politesse et sa gentillesse, que par sa culture qu'il affectionne tant.

La France lui a donc ouvert la voie au monde extérieur après Ngasobil. Et il ne faut pas oublier que, c'est par l'apport de la langue française, anglaise ou espagnol que l'Afrique a pu aujourd'hui prononcer son discours devant le monde. C'est grâce à elle qu'elle a pu exposer les apports négatifs de la colonisation, mais aussi les aspects positifs.

L'amour tellurique relie donc le royaume d'enfance à la France entre lesquels, on retrouve l'Afrique. Tous ces terroirs ont ensemble forgé cet homme, lui inculquant des valeurs humaines telles que l'amour du prochain. Celui-ci dès lors est sujet à mille égards. Le poète fait de lui une nourriture spirituelle. Le prochain est omniprésent dans les écrits de LSS, essayons de découvrir comment se manifeste sa présence qui n'est pas moins importante.

CHAPITRE 2

L’amour humain

La passion que nourrit le poète- président à l'endroit de son prochain a fait l'objet de beaucoup d'écrits. Dans toutes ses productions littéraires, il a parlé de ses semblables. Aussi, l'amour humain côtoie dans ses œuvres l'amour tellurique et prend une dimension multiple. En effet, s'il ne glorifie pas la femme qui peut être mère, nourrice, épouse, amante, fiancée, sœur ou prêtresse, il chante l'homme représenté par le frère Blanc ou Noir, ou encore il met en exergue son humanisme, c'est-à-dire, sa perception profonde de l'importance de la vie et du respect de l'autre.

L'amour du prochain est capital chez Senghor qui use de tous les moyens dont il dispose pour mettre son semblable au-devant de la scène. C'est pour cette raison que nous nous proposons de scinder cette partie en trois chapitres qui nous permettront, d'aborder tous azimuts les composants de cet amour humain. Par conséquent, nous nous attarderons sur **la femme** que le poète revalorise avant de nous tourner vers **l'homme** pour enfin entrer dans le débat de son **humanisme**.

2-2-1- La femme

Issu d'une culture matrilinéaire où les normes favorisent considérablement la femme, Senghor lui a donné une importance capitale dans sa poésie: « *c'est le ventre qui est noble : on est noble par sa mère et non pas par son père »*[1]. Dès lors, il fait de la parole d'amour un instrument qui accompagne l'admiration qu'il a pour elle : « *mon empire est celui d'amour et j'ai faiblesse pour toi femme. »*[2]

Egalement, il affirme dans sa poésie de l'action : « *Sans la femme, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue »*[3]. En effet, il reste le poète africain de la langue française à avoir le plus chanté la femme. Cette dernière, considérée comme havre de paix et réceptacle, porte plusieurs visages dans le recueil « *Chants d'Ombre ».* La première rencontre du poète avec elle se situe au niveau du poème « Porte dorée ». Voyons comment son image se présente.

La mère d'abord s'impose et occupe la place la plus respectable. Elle est un refuge, une consolatrice, une conseillère et le poète s'attache à elle comme il est d'usage dans les

[1] LSS. *La poésie de l'action*. p 32
[2] Ethiopiques. « Kaya Manga ». p 105
[3] Idem. p 152.

mariages poligammes où l'enfant est plus proche de la mère que du père. Voilà donc le secret de la complicité profonde entre LSS et Gnilane :

> *Femme pose sur mon front tes mains balsamiques, tes mains douces plus que fourrures /…/*
> *Voici que /…/ les conteurs eux-mêmes*
> *Dodelinent de la tête comme l'enfant sur le dos de sa mère /…/*
> *Ma tête sur ton sein comme un dang chaud au sortir du feu et fumant.*
> *(C.O. p 14-15).*

Ce poème est totalement consacré à la mère gardienne du royaume d'enfance. Senghor redonne à la femme sa place parmi les éléments qui composent ses poèmes. Elle est la mère qui calme et apporte douceur et réconfort moral. Ainsi, elle est au centre de l'univers parce que déjà présente à l'aube de la création. Elle est la racine première de la vie :

> *Femme nue, femme noire*
> *Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'éternel*
> *Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendre pour nourrir les racines de la vie. (C.O. p 17).*

A l'image de la mère, exemple de tendresse et de douceur, on peut également rattacher celle de la nourrice qui berce de son chant doux le sommeil de l'enfant. Et pour Senghor, c'est Ngâ qui se confond avec Gnilane :

> *Ah ! De nouveau dormir dans le lit frais de mon enfance*
> *Ah ! Bordent de nouveau mon sommeil les si chères mains noires*
> *Et de nouveau le blanc sourire de ma mère.*
> *Demain je reprendrai le chemin de l'Europe, chemin de l'ambassade*
> *Dans le regret du pays noir. (C.O. p 52).*

Ainsi, si Ngâ a beaucoup marqué l'esprit du poète, c'est grâce à ses fonctions de pédagogue et d'initiatrice. Elle est la première à faire vibrer l'imagination et le sens musical de ce futur écrivain. Elle a mis l'enfant Sédar à l'école de la vie avec ses contes, lui enseignant également la connaissance de soi à travers les veillées.

Ensuite vient l'épouse, l'amante ou la fiancée dont la présence doit être un objet de glorification et de magnificence. Sa sensualité et son odorabilité ont retenu l'attention du poète, et le poème « *Femme noire* »est empreint de cet érotisme bien connu de l'enfant de Djilor, quand il entre dans l'univers féminin. La célébration de la noirceur de la femme aimée

est un des aspects de l'affirmation d'une personnalité de la femme noire, distincte de celle du Blanc. Il convient dès lors d'épurer le mot noir de son aspect péjoratif que lui avait imprimé une vision européenne. Ainsi, dans ce poème, tous les organes de sens participent aux ébats amoureux : la vue, l'odorat, le goût, le toucher, l'ouie et font échos à la fascination qui envahit le poète :

> *Et voilà qu'au cœur de l'Eté et de Midi, je te découvre /…/*
> *Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir,*
> *Bouche qui fait lyrique ma bouche*
> *Savanes aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est*
> *Tam-tam sculpté, tam-tam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur*
> *Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'aimée.*
> *(C.O. p 16-17).*

La découverte de l'être aimée fait appel à l'organe de la vue et cette vision pousse le poète à vouloir s'approprier l'objet de sa découverte qui n'est pas moins attrayant vu l'odeur qu'il dégage. Il finit par consommer sa proie en le tenant dans ses « *doigts de vainqueur* ». La scène se termine par un chant symbole de l'extase. Ceci nous fait dire que « *le pur cri d'amour des femmes* » (C.O. p 15) a fait plus d'une fois rêver le poète et que la flamme de la passion consume et dévaste tout sur son passage.

Il n'y a pas dans « *Chants d'ombre* » un poème plus expressif que *« Femme Noire* ». En effet, Senghor y donne toute la mesure de son talent de poète amoureux. La femme aimée y est perçue comme amante dont la beauté et la forme assouvissent la passion du poète. Elle l'enivre comme le ferait le vin et lui donne l'inspiration dont il a besoin. Dans ce poème, Senghor semble foudroyé par une soudaine découverte : celle de la beauté de la femme noire.

Ainsi, contrairement à ceux qui prônent la négativité de cette couleur, il montre que le noir est source de vie et de beauté à travers cette gradation doublée de métaphore :

> *Femme nue, femme obscure /…/*
> *Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'éternel*
> *Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendre pour nourrir les racines de la vie. (C.O. p 17).*

La femme n'est pas selon Senghor, un simple objet de plaisir comme le décrit Pierre Loti dans son œuvre intitulé : *Roman d'un spahi*. Elle est « *délices des jeux de l'esprit » (C.O. p*

17). Ainsi, l'amour est passion et douceur à la fois et il s'avère quelque fois difficile de les séparer.

Toutefois, nous notons une présence assez considérable de la femme sœur dans les poèmes de Senghor et il lui voue un amour irremplaçable. Elle est bonté, douceur, générosité, compréhension, dévouement en la personne d'Emma Payelleville :

> *EMMA PAYELLEVILLE /…/*
> *Toi la si frêle jeune fille /…/*
> *Tu rompis les remparts décrétés entre toi et nous, les faubourgs indigènes.*
> *Fraternelle douceur pour toi seule. (C.O. p 20).*

C'est dire que l'enfant de Joal ne fait pas de différence entre les deux races, c'est-à-dire la Noire et la Blanche. En effet, s'il immortalise cette infirmière dans ce beau poème anti-raciste, c'est qu'il a transcendé les barrières créées par la peau à l'instar de l'héroïne éponyme du poème.

Ainsi, qu'elle soit d'Afrique ou d'Europe, le vers qui la chante (la femme) est empreint de douceur et d'admiration. Aussi, à côté de celle-ci, elle chante ses deux sœurs jumelles mortes très jeunes, c'est dire qu'elle veut les « *unir dans sa main chaude à nouveau » (C.O. p 30)* :

> *Des tirailleurs jetaient leurs chéchias dans le cercle avec des cris aphones, et dansaient en flamme haute mes sœurs*
> *Téning-Ndyaré et Tyangoum-Ndyaré, plus claires maintenant que le cuivre d'outre-mer. (C.O. p 29).*

Ainsi, pour Senghor, la mort n'est pas synonyme d'oubli car il sait que « *seul vivent les morts dont on chante le nom ».*[1]

Également, apparaît une autre image de la sœur où le poète s'attelle à démontrer la beauté de la femme :

> *Je me rappelle les signares à l'ombre verte des vérandas*
> *Les signares aux yeux surréels comme un clair de lune sur la grève.*
> *Je me rappelle la danse des filles nubiles/…/*
> *Et le pur cri d'amour des femmes (C.O. p 15).*

[1] Elégie pour Philippe –Maguilen Senghor. « *Élégies Majeures* ». p 289.

Celle-ci est certainement une des plus connue, car, autant elle expose la magnificence du royaume d'enfance, autant elle est un moyen pour le poète de faire connaître les richesses et les valeurs qu'en leurs personnes gardent les femmes sérères voire africaines.

La prêtresse ferme, enfin, la longue présentation de la femme dans ce recueil à étudier. En effet, elle est gardienne de la tradition et image originale de la beauté :

> *Koumba Tam dort. Une palme verte voile la fièvre des cheveux, cuivre le front courbe /…/*
> *Tête de bronze parfaite et sa patine de temps*
> *Que ne souillent fards ni rougeur ni rides, ni traces de larmes ni de baisers*
> *O visages tel que Dieu t'a créé avant la mémoire même des âges /…/*
> *Je t'adore ô beauté de mon œil monocorde ! (C.O. p 17).*

Elle est la voix qui s'impose et qui veille au respect des normes religieuses. A l'instar de celles qui la précèdent, elle a forgé la personnalité du poète. La prêtresse est questionnement, mystère, énigme en atteste sa description ci-dessus.

En somme, la femme est très présente dans les écrits de Senghor, et dans ce recueil, elle occupe une place de choix. Cela s'explique par le fait qu'elle a littéralement « *grandi à l'ombre de la femme » (C.O. p 16)* dont la présence lui est d'une nécessité vitale. Le poète sait que célébrer la femme, c'est célébrer le monde, car elle est la plus apte à unifier les contraires. Cependant, elle n'est pas le seul centre d'intérêt qui focalise l'attention du poète sereer, l'homme aussi y a sa place.

2-2-2- L'homme

Qu'il soit noir ou blanc, l'homme a droit au même degré d'amour chez Senghor. Ainsi, pour mieux percevoir les rapports qu'il entretient avec son frère de quelque race qu'il soit, il convient dans ce travail de parler d'abord de ses compagnons de luttes dans le mouvement de la Négritude, ensuite de ses camarades d'études en hypocagne pour enfin dévoiler qu'en réalité il s'agit de la même passion pour l'homme.

Ayant côtoyé le frère noir dans les combats pour la réhabilitation du Nègre, Senghor lui voue un amour indéniable. C'est pourquoi, dans ses poèmes, il est un haut lieu de respect et d'admiration

Au frère et à l'ami, mon salut abrupt et fraternel !
Les goélands noirs, les piroguiers au long cours m'ont fait goûter de tes nouvelles
Mêlées aux épices, aux bruits odorants des Rivières du Sud et des Iles.
Ils m'ont dit ton crédit, l'éminence de ton front et la fleur de tes lèvres subtiles. (C.O. p 13).

C'est dire que malgré la distance qui les sépare, il garde toujours des liens forts avec cet ami et cherche à avoir de ses nouvelles. Césaire, Damas pour ne citer qu'eux, furent ses compagnons de luttes. En effet, comme nous l'avons démontré ci-dessus, le mouvement de la négritude a été une opportunité de rassembler des jeunes noirs de toute la diaspora. Et ces jeunes se sont unis, ils ont pactisé et nourri chacun de son côté un amour unique pour l'autre.

Nous pouvons dire que Senghor ne se dérobe pas à cette union, plus, il démontre dans sa poésie qu'il les a aimés et au-delà d'eux, tous ses semblables du monde entier. Son amour pour l'homme est très présent dans ses écrits qui sont un vrai appel à l'unité. Cependant, cet amour ne concerne pas seulement le frère noir, « *les frères aux yeux bleus » (C.O. p 10)* y ont aussi leur place.

C'est dire que Senghor donne à chacun sa part du gâteau sans aucune exception. C'est ce qui explique que, dans « Neige sur Paris », il met au-devant de toute action le pardon, seul moyen de faire de l'ennemi de jadis, *« le frère aux mains blanches sans neige. »(C.O. p 22).*

Ses amis de Khâgne, au lycée Louis Le Grand, ont certainement beaucoup contribué à ses efforts de pardon. Il s'agit de Paul Guth, Henri Queffélec, Robert Merle et plus particulièrement du français Georges Pompidou qui lui a fait découvrir une grande partie de la culture française avec ses initiations aux lectures d'œuvres classiques.

La leçon que nous pouvons donc retenir de Senghor est qu'il faut aimer d'abord et avant toute chose son prochain. Il ne fait pas de différence entre ses semblables, raison pour laquelle, il a lié amitié avec l'Europe au point d'épouser une Blanche :

Vous savez que j'ai lié amitié avec les princes proscrits de l'esprit, avec les princes de la forme
Que j'ai mangé le pain qui donne faim de l'innombrable armée des travailleurs et des sans-travail
Que j'ai rêvé d'un monde de soleil dans la fraternité de mes frères aux yeux bleus. (C.O. p 50).

En fait, c'est une relation de fraternité qu'il veut entretenir avec tous les hommes du monde entier. C'est cela qui montre qu'il s'agit d'une même passion que Senghor nourrit à l'endroit de tous ses frères qu'il soit noir ou blanc, jaune ou rouge. Ainsi, cet amour pour son prochain lui a donné sa renommé de grand humaniste.

2-2-3- L'humanisme de Léopold Sédar Senghor

L'humanisme est un mouvement d'idées qui culmina en Europe au seizième siècle et qui place au-dessus de toutes les valeurs la personne humaine et la dignité de l'individu. S'il est le fruit d'une révolution dans les esprits, c'est sans doute parce que l'humanité a su dépasser certaines étapes au point de rejoindre Térence[1] qui fait dire à l'un de ses personnages : *« homo sum, nihil humano a me alienum puto »*, ce qui veut dire « je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.»

Senghor est de ces hommes qui croient en l'avenir de l'humanité, en son importance, d'où le respect qu'il lui assure. En effet, la Négritude, cet ensemble de valeurs, une fois assemblé et structuré, a constitué pour ce poète sereer une référence culturelle qu'il a proposée comme modèle d'humanisme susceptible d'être accepté par tous. Dès lors, ce concept s'amplifie et se magnifie au point de devenir l'humanisme du vingtième siècle.

Faire de l'homme noir un être respecté et admis au banquet de l'universel est un acte noble en soi. Et c'est ce que le chantre de la Négritude a fait avec beaucoup de courage et d'abnégation. Il a hissé le Nègre sur un piédestal, et au-delà de celui-ci, tout être susceptible d'accomplir une mission sur terre. Entrer en relation avec les autres, telle est l'entreprise maîtresse qu'il assigne à tout homme.

L'humanisme de Senghor est universellement reconnu et se présente aujourd'hui comme une référence pour toute la communauté humaine et principalement pour la jeunesse mondiale. En effet, celle-ci a besoin, en ce moment où le simulacre envahit tant de paysages mentaux, d'un antidote pour ne pas sombrer dans le courant actuel des choses. Et cet antidote se doit d'être une recette d'amour où tous les goûts seront servis.

[1] Térence (v.185 avant Jésus Christ, -159 avant Jésus Christ)

Cette considération que l'homme doit avoir pour son prochain est une denrée rare de nos jours, un don de dieu. Dès lors, « Chants d'Ombre » de LSS s'avère être une source intarissable, un hymne à l'amour sous toutes ses formes. Quoi alors de plus humain que d'appeler l'humanité toute entière à un retour à l'amour, seul moyen de rendre le monde meilleur ?

> *Voici que meurt l'Afrique des empires- c'est l'agonie d'une princesse pitoyable/…/*
> *Fixez vos yeux immuables sur vos enfants que l'on commande/…/*
> *Que nous répondions présents à la renaissance du Monde*
> *Ainsi le levain qui est nécessaire à la farine blanche. (C.O. p 23).*

La métaphore est ici évidente. Noirs (levain) et Blancs (farine) se doivent de se mélanger pour pouvoir, pleinement, participer à la renaissance du monde qui sera, pour paraphraser l'auteur même, l'œuvre de tous ou ne sera pas.

Quel acte noble que d'oublier les injustices subis, et tous les torts causés par l'Europe, ce continent qui a déchiré l'Afrique jusqu'au plus profond de son âme ?

> *Voici que mon cœur fond comme neige sous le soleil*
> *J'oublie*
> *Les mains blanches qui tirèrent les coups de fusils qui croulèrent les empires*
> *Les mains qui flagellèrent les esclaves, qui vous flagellèrent /…/*
> *Les mains blanches qui abattirent la forêt de rôniers qui dominait l'Afrique,*
> *au centre de l'Afrique /…/*
> *Seigneur, je ne sortirais pas ma réserve de haine, je le sais, /…/*
> *Mon cœur, Seigneur, s'est fondu comme neige sur les toits de Paris. (C.O. p 22).*

Le ton de rancœur laisse la place au pardon. De cet acte entièrement humain, l'académicien noir en a fait un moyen de conquérir le monde et d'allier deux continents que tout apparemment oppose. Son humanisme n'est pas seulement Négritude, il est aussi Francité, il est mondialisation. C'est un appel universel qu'il lance par là, un appel qui se veut constructeur et non point destructeur, amour au lieu de haine, antiraciste à la place du racisme. Et pour rejoindre André Gide dans *Les Nouvelles Nourritures*, « *la sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour* »[1]. Celui-ci doit être conscience de l'importance de la vie du prochain, respect pour l'autre, mais aussi et surtout amour de Dieu, quelle que soit la façon d'adorer, de prier le créateur de l'univers sans qui, aucune œuvre humaine n'est susceptible de se réaliser.

[1] André Gide. *Les Nouvelles Nourritures*. Cité par LSS dans « *Ce que l'Homme Noir apporte* », *Négritude et Humanisme*. p 22.

CHAPITRE 3

L’amour divin

Les allusions à la religion, qu'elle soit animiste ou catholique sont fréquentes dans C.O. Dieu y est très présent et le poète croit en lui profondément. Ainsi, nous pouvons dire que la poésie senghorienne est une aventure de la Foi.

Pour comprendre cela, il est utile voire indispensable de suivre la dynamique religieuse de sa religion traditionnelle sérère, de son royaume d'enfance. C'est sans nul doute ce qui motive ce chapitre qui entend donner une lecture religieuse, divine ou divinisée de l'amour.

Dès lors, c'est un itinéraire spirituel que nous proposons et qui va partir de **l'animisme** au **syncrétisme religieux** en passant par **le catholicisme**. Vont alors se suivre sans jamais se confondre le culte des ancêtres et l'éducation chrétienne.

2-3-1- L'animisme

Déjà très jeune, Senghor s'est mis à l'école de Tokô'Waly, celui-là qui voit l'invisible et entend l'inaudible. Il ne savait pas que dès cet âge, il grandissait en sagesse aux côtés d'un tel maître. Il s'imprégnait également de sa religion traditionnelle animiste, de son univers sérère. Le leg initiatique de son oncle maternel, l'adorateur de « *roog sen »,* a fait de lui le grand homme qu'il est aujourd'hui :

> *Toi Tokô'Waly /…/*
> *Tu m'expliquais les signes que disent les ancêtres dans la sérénité marine des constellations.*
> *Le Taureau le Scorpion le Léopard, l'Eléphant les Poissons familiers*
> *Et la pompe lactée des esprits par le tann céleste qui ne finit point. (C.O. p 36).*

La foi animiste de cet illustre poète n'est rien d'autre que l'éducation reçue dans un milieu sérère à part entière. Cette ethnie voue un culte incontestable aux esprits des ancêtres protecteurs de la cité. Et Senghor ne se lasse pas dans ses poèmes d'invoquer leur souffle protecteur :

> *Des tourbillons de passion sifflent en silence*
> *Mais paix sur la tornade sèche, sur la fuite de l'hivernage ! /…/*
> *Embrasse mes lèvres de sang, Esprit, souffle sur les cordes de ma Kôra*
> *Que s'élève mon chant, aussi pur que l'or du Galam (C.O. p 11).*

En effet, c'est dans cette atmosphère remplie de présence spirituelle que le poète a vécu son enfance. Les hommes cohabitent avec le monde invisible, en témoigne la présence des

masques qui sont le carrefour de la quotidienneté et de l'atemporalité du visible et de l'occulte :

Masques ! O Masques !
Masque noir, masque rouge, vous masques blanc-et-noir
Masques aux quatre coins d'où souffle l'Esprit
Je vous salue dans le silence ! /…/
A votre image écoutez-moi ! (C.O. p 23).

Les masques jouent un rôle très important dans les croyances animistes. Ainsi, ils ont le devoir de rappeler le peuple à l'ordre et veille au respect des normes religieuses. De ce fait, ils sont craints et respectés par les populations et n'apparaissent que dans les grandes occasions où quand il faut résoudre un problème crucial et capital. Voilà pourquoi le poète use de leur image pour se faire écouter dans ce poème qui est un appel à la fraternité, mais aussi à l'enracinement. C'est ce qui explique la présence des exclamations qui donnent à ce message un ton impératif et rigoureux.

Egalement, à l'image des masques, les totems sont des protecteurs et des amis fidèles qui requièrent fidélité :

Mon animal gardien, il me faut le cacher /…/
Il est mon sang fidèle qui requiert fidélité
Protégeant mon orgueil nu contre
Moi-même et la superbe des races heureuses… (C.O. p 24).

Dans l'Afrique traditionnelle et même de nos jours, nombre de familles ont un totem qui est un animal qui assure leur protection. Les membres doivent le respecter et veiller à le vénérer. Il sort de son lieu de refuge de temps à autre. Et ses sorties se traduisent comme un signe de l'arrivée prochaine d'un événement heureux ou malheureux.

Le monde animiste croit profondément en la réincarnation de l'âme. D'où le cycle jamais interrompu mais toujours renouvelé du mystère Mort –Vie. L'ancêtre vit à nouveau en son petit fils d'après cet aveu du poète :

J'étais moi-même le grand- père de mon grand –père
J'étais son âme et son ascendance, le chef de la maison d'Elissa de Gabou
Droit dressé ; en face, le Fouta-djalon et l'Almamy du Fouta.
« On nous tue, Almamy ! On ne nous déshonore pas. » (C.O. p 32).

C'est dire que, entre la vie et la mort, il n'y pas de rupture, « *un pont de douceur les relie »*[1]. La mort n'est donc que le commencement d'une autre vie d'où l'importance que le sérère accorde au « janiif » (l'au –delà). Nous pouvons alors dire que le culte aux ancêtres est une éternelle communion :

> *Femme, allume la lampe au beurre clair, que causent autour les Ancêtres comme les parents, les enfants au lit.*
> *Ecoutons la voix des Anciens d'Elissa (…)*
> *Que j'écoute, dans la case enfumée que visite un reflet d'âmes propices. (C.O. p 14).*

La communion avec les ancêtres n'est pas une rencontre ouverte à tout le monde, les enfants n'y sont pas conviés. La religion animiste est basée sur l'amour, celui du prochain, de dieu, des choses et des morts.

Donc, il est désormais incontestable que LSS est entièrement marqué par son univers sérère, au point d'adhérer complètement à leur quotidien spirituel et moral. Et même en France, en Normandie, et partout dans le monde où il pouvait être, « *veillaient les Esprits sur la vie de ses narines » (C.O. p 19).* Cette traduction littérale du sereer et même du « wolof » est une manière fort belle d'évoquer l'impact que les esprits ont sur leurs protégés.

L'enracinement dans la culture sérère n'est plus dorénavant à prouver chez le disciple de Tokô'Waly, cet apprenti qui est aller chercher l'amour partout où il l'a cru possible de demeurer. Dans les choses, chez les hommes et même dans les religions, il n'a rien laissé au hasard pour abandonner à la communauté humaine un héritage spirituel d'une grande richesse. Ce poète a ainsi donné une réponse à l'appel des Ancêtres, et cette réponse est justement celle de l'enracinement mais aussi de l'ouverture à une autre éducation : l'éducation catholique.

[1] Ethiopiques. « *D'autres Chants ». p 148*

2-3-2- Le catholicisme

Le premier contact de LSS avec la religion catholique s'est d'abord effectué à Joal. Aussitôt commence une aventure dont il ne prit conscience qu'à Ngasobil puis au Collège Séminaire Liberman de Dakar. En ces lieux, il apprit à vivre en profondeur une expérience religieuse qui est la prise de conscience de sa relation au Dieu de Jésus Christ.

Cette relation au Christ est certes plus vivante dans les *Elégies Majeures* où se révèle l'âme catholique de Senghor et sa foi au Dieu d'Abraham, mais les allusions sont nombreuses dans ce recueil à étudier. Ainsi, si les *Elégies* sont un hymne à la résurrection, *Chants d'Ombre* est un pèlerinage aux sanctuaires de la foi, nous voulons dire de l'enracinement :

> *Allez à Mbissel à Fa'oy ; récitez le chapelet des sanctuaires qui ont jalonné la Grande Voie*
> *Refaites la route royale et méditez ce chemin de croix et de gloire/…/*
> *Les conquérants salueront votre démarche, vos enfants seront la couronne blanche de votre tête. (C.O. p 20).*

La foi catholique est très récurrente chez ce poète dont l'expérience religieuse définit la personnalité spirituelle. En effet, c'est à l'âge de sept ans que son père, pour le dresser et le punir, finit par l'envoyer à Joal chez un de ses amis, le Père Dubois. Et c'est là qu'il fit ses premiers apprentissages de la religion catholique avant de rejoindre, l'année suivante, le petit séminaire de Ngasobil.

Ainsi, on note bien qu'ayant était baptisé dès sa naissance, il ne s'est senti imprégné de sa religion que des années plus tard. Alors, commence une vie chrétienne, en atteste la réitération des références bibliques dans ses écrits. C'est le cas du poème qui ouvre d'ailleurs le recueil et qui s'intitule, *In Memoriam.*

> *C'est Dimanche /…/*
> *Dans la paix - les cheminées sont graves et nues/…/*
> *C'était hier la Toussaint, l'anniversaire solennel du soleil et nul souvenir dans aucun cimetière. (C.O. p 9).*

Par ce geste, Senghor donne à Dieu la première place dans ses poèmes. De ce fait, il rejoint la spiritualité sereer qui met le créateur de l'univers visible et invisible au-dessus de

toute chose. Et pour faire prévaloir cette idée, les mots qui renvoient au lexique catholique sont en majuscule, d'où l'importance qu'a Dieu dans la poésie senghorienne.

Egalement, il n'est plus à démontrer, la promptitude à pardonner qui l'anime et qui doit naturellement animer tout fidèle du Christ. La clémence, acte noble et prôné par le christianisme et au-delà d'elle, toutes les religions révélées, est l'objet d'un beau poème, fruit de l'indulgence du poète de la Négritude :

> *Seigneur, vous avez visité Paris par ce jour de votre naissance /…/*
> *Seigneur vous avez proposé la neige de votre Paix au monde divisé, à l'Europe divisée /…/*
> *Seigneur, je ne sortirai pas ma réserve de haine, je le sais,*
> *Pour les diplomates qui montrent leurs canines longues*
> *Et qui demain troqueront la chair noire. (C.O. p 21-22).*

Ainsi, non seulement Senghor se réfère au vocabulaire biblique à travers cette anaphore, mais il prêche aussi les valeurs évangéliques dont la recherche de paix et de compréhension entre autres. Ils voient en quelque sorte, ses frères noirs à la place du Christ humilié, traîné, offensé, meurtri et crucifié qui meurt pour renaître dans la gloire avec pour mission de répandre la paix dans les cœurs. Par cette attitude, Senghor empoigne son bâton de pèlerin avec comme but de parcourir le monde pour prêcher l'union sous toutes ses formes. Et en cheminant sur la route de la foi Jésus est avec lui tout comme les ancêtres ont été avec lui à Djilor. Les anges assurent sa protection et éclairent sa voie :

> *Sous les coups de bélier, tenaces étaient les digues et les murs d'un poids perfide.*
> *J'étais là me cognant la tête comme le désespoir d'un enfant nerveux.*
> *J'ai dit paix à mon âme sur un signe de l'Ange mon guide. (C.O. p 27).*

Sa conviction catholique est ancrée au plus profond de son âme. Il a compris que ce qui constitue notre humanité mortelle et qui donne sens à notre vie de croyant, c'est le royaume de la résurrection, c'est l'amour reçu de Dieu par son fils qui donne la vie à travers la croix. Ainsi, il marque son œuvre poétique du sceau de la foi chrétienne, lui donnant dès lors une trajectoire nouvelle qui aboutit en la personne vivante et vivifiante du Christ. Ses écrits prennent des fois, l'allure d'une prophétie, le poète a des visions comme il est d'usage dans la bible :

J'ai reconnu les cendres des anciens bivacs et les hôtes héréditaires/…/
Et j'arrivai à Elissa, nids de faucons défiant la superbe des conquérants.
J'ai revu l'antique demeure sur la colline, un village aux longs cils baissés.
Au Gardien du sang j'ai récité le long message. (C.O. p 19).

Mieux, ils (les écrits) apparaissent sous forme de prière, seul moyen d'accéder à Dieu dans les nouvelles religions :

Que j'écoute dans la case enfumée /…/
Que je respire l'odeur de nos morts, que je recueil et redise leur voix vivante, que j'apprenne à
Vivre avant de descendre, au-delà du plongeur dans les hautes profondeurs du sommeil (C.O. p 15).

L'amour des autres et de son peuple demeure l'unique sacerdoce que s'est fixé Senghor. Il en usera pour prouver que l'on peut rêver, espérer et aspirer à un monde meilleur. De là naît la rencontre de deux moi : celui du poète chrétien et celui de Jésus. Il s'agit d'un processus qui conduit l'homme vers celui qui est l'alpha et l'oméga. Et cela n'est que la compénétration et l'accomplissement de la religion nouvelle sur celle de la tradition sérère.

Ce qu'il convient de retenir c'est que Senghor rencontre le christianisme après l'animisme et alors se succède un nouvel ordre dans sa poésie. Celle-ci n'est plus désormais recherche de soi, elle est aussi et surtout conscience de l'existence d'un être supérieur qui est au-dessus de l'humanité toute entière.

Pour une lecture plus approfondie du christianisme chez Senghor, il est indispensable de méditer les « *Elégies Majeures* ».Cela explique que la démarche de foi soit moins récurrente dans ce recueil à étudier. Cependant, il faut noter qu'il s'agit moins, pour Senghor, de prôner la suprématie de telle ou telle religion que de symbiose religieuse au sens senghorien du terme.

L'influence de l'Afrique, terre de symbiose par excellence est perceptible dans les écrits de Senghor, surtout quand il s'agit du domaine spirituel. Ainsi, c'est son appartenance à ce terroir qui fait de lui, une fois de plus, un homme de symbiose à la dimension universelle. Dans C.O, la symbiose est évidente et parfois on assiste à des confusions car d'aucun la qualifie de syncrétisme. Essayons à présent d'éclairer la lanterne sur ce sujet.

2-3-3- La symbiose religieuse

Senghor est un homme doublement religieux, animiste par naissance et catholique par adoption, il avoue vivre non pas un syncrétisme, mais une symbiose religieuse : « *Je n'aime pas le mot syncrétisme, parce que c'est très albo-européen…je préfère le mot symbiose ! »*[1] . Voilà en quelques mots ce qui justifie le titre donné à ce sous-chapitre.

Il est l'homme de la symbiose qui a gardé au fond de son être, avec la même ardeur, une passion et un culte profond de deux religions. Ainsi, quand il s'agit de se justifier sur l'existence d'un tel phénomène chez lui, il sait mettre le mot qu'il faut à la place adéquate. Voila pourquoi nous avons jugé fondamental de développer un peu le titre, avant d'entrer dans le débat. En effet, d'aucuns utilisent le mot syncrétisme pour définir une interpénétration des religions animiste et catholique chez ce poète. Mais, celui-ci préfère le mot symbiose qui définit plus précisément ses sentiments. Et c'est cela qui a fait que plus tard, en embrassant la nouvelle religion, il n'y a pas eu de rupture en son fort intérieur. D'ailleurs, il l'explique personnellement dans sa poésie de l'action :

> *Il n'y a pas eu de rupture parce que les deux mondes étaient des mondes où les valeurs spirituelles étaient exaltées (…) j'aimais Dieu avec toute mon âme, mais aussi mon corps. Quand je priais avec ferveur, j'étais souvent pris d'une exaltation où sensualité et spiritualité vivaient en symbiose.*[2]

Voilà l'explication à la coexistence de ces deux religions dans ses textes. Certainement, « les esprits animistes et de Dieu catholique avec ses Anges et ses Saints, vivaient en bonne intelligence »[3] chez cet homme. Le poème *Joal* est empreint de ce double univers religieux qui caractérise l'homme Senghor :

> *Joal !*
> *Je me rappelle.*
> *Je me rappelle les festins funèbres fumant du sang des troupeaux égorgés*
> *Je me rappelle les voix païennes rythmant le Tantum Ergo*
> *Et les processions et les palmes et les arcs de triomphe. (C.O. p 15-16).*

L'anaphore revient ici pour dire que de tous ses souvenirs d'enfance, ceux qui ont attrait à la religion l'ont le plus marqué. Le rituel païen fait échos aux chants catholiques. LSS est

[1] LSS. *La poésie de l'action*. p 52
[2] Idem. p 53
[3] Idem. p 38

d'un pays où les libations et le carillon clair de l'église mêlé à l'appel du muezzin donne constamment une sorte de liturgie de synthèse et de symbiose, symbole d'un dialogue islamo-chrétien, vivant et fécondant tel que l'avait préconisé l'apôtre de la négritude.

Senghor est celui qui a travaillé à bâtir une œuvre en même temps que sa personne spirituel. Il est l'humaniste qui a fait de son pays un lieu de paix et de tolérance où païens, chrétiens et musulmans marchent main dans la main[1].

Egalement, c'est à lui que le peuple Sénégalais doit la laïcité de l'Etat. En effet, catholique fervent, il a présidé aux destinées de la nation dans un pays à majorité musulman (95%). C'est dire que l'amour chez ce poète est lourd de sens. Il embrasse de ses mille bras tous les composants de la nature. Et Senghor a su l'utiliser pour en faire une clé hors prix qui sait ouvrir toutes les portes voire les plus tenaces.

Ainsi, même catholique, il est resté fidèle à l'appel des ancêtres entretenant dès lors une profonde complicité avec eux. Sa soif fervente de savoir ne peut s'accomplir qu'en alliant tradition et modernité, il retrouve « *Roog sen* » dans le dieu catholique :

> *Puits de pierre, Ngas-o-bil ! Vous n'apaisâtes pas mes soifs.*
> *Mais après les pistaches grillées et salées, après l'ivresse des Vêpres et de midi*
> *Je me réfugiais vers toi, Fontaine- des- éléphants à la bonne eau balbutiante*
> *Vers vous, mes Anciens, aux yeux graves qui approfondissent toutes choses.*
> *(C.O. p 29).*

C'est cela qui justifie son attachement à ces deux religions qui s'apportent, chez Senghor, un bénéfice mutuel. En conséquence, elles sont étroitement liées et toutes fondamentales à l'équilibre de l'enfant de Djilor. Le catholicisme n'est que la suite de l'animisme. Donc, elles (les deux religions) sont capables de se côtoyer radiant ainsi toute forme de jalousie susceptible de porter préjudice à l'une ou à l'autre :

> *Ne soyez pas des Dieux jaloux, mes pères*
> *Laissez tonner Dzeus-Upsibrémétés, que Jéhovah embrasse la superbe des villes blanches.*
> *N'énervez pas ma jeunesse aux yeux de la maison*
> *Mes griffes de panthère au pagne amical de mes sœurs. (C.O. p 45).*

[1]C'est ce qui fait qu'à l'heure où les guerres inter-religieuses ravagent le continent africain, le Sénégal demeure un exemple de cohésion pacifique.

Chacune des deux religions a son rôle, sa partition à jouer dans l'univers senghorien. Et il est encore heureux qu'elles arrivent à vivre en symbiose et que LSS parvienne à discerner l'apport de chacune. La foi est la base inébranlable de la dignité de l'homme. Son critère d'authenticité est la résistance à l'épreuve. Cela, LSS ne l'ignore pas, lui qui, à plusieurs reprises, a été éprouvé. Une des plus récurrentes et des plus fortes en émotions fut la mort accidentelle de son fils Philippe Maguilen Senghor, le sept juin mille neuf cent quatre vingt et un. Il a surmonté ce moment grâce à sa foi en l'espérance à la résurrection.

Au terme de cette seconde partie, nous remarquons que finalement, c'est l'amour dans toutes ses dimensions qui sert de support à la totalité du recueil *Chants d'ombre*. Ainsi, la poésie senghorienne, de par sa forte particularité qui réside dans le fait qu'elle est empreinte de l'univers négro-africain, demeure un moyen de véhiculer des messages d'amour qui aujourd'hui trouvent tout leur sens. Quoi de plus noble alors que d'aimer la terre, les hommes et dieu ? Mais la passion de Senghor ne se limite pas à ces trois dimensions, elle est aussi amour des mots, du dire et du bien dire, en d'autres termes, des belles lettres. C'est ce qui le pousse à vouloir donner à sa poésie une dimension universelle. L'amour est un sentiment qui n'est pas jaloux, il se partage. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'il a toujours œuvrée. Donner à chacun, à chaque chose sa part est la raison de l'universalité de ses poèmes qui ont fait le tour du monde.

Le thème de l'universalité chez Senghor est très récurrent. Il a été et continue d'être l'objet de nombreuses controverses. Beaucoup d'écrits et d'études ont été menés dans ce sens et les critiques aussi n'ont pas manqué qui lui reprochent sa double culture et son statut d'homme qui appartient à l'universalité.

Mais notre souci en abordant ce thème est tout simplement de faire ressortir les rapports qui existent entre les messages d'amour de Senghor et l'universalité. Il est question dans cette partie de montrer comment LSS rassemble l'humanité toute entière sous le manteau de l'amour, seul moyen d'élaborer un dialogue fécondant dans une seule et même civilisation riche de sa diversité. L'universalité parachève l'amour puisqu'elle lui permet de s'ouvrir d'avantage. Et puisque l'amour est une chose qui se partage, vous aurez déjà compris qu'il soit universel.

PARTIE 3

L’amour et l’universalité

Ce serait une grave lacune que nous omettions d'aborder le thème de l'universalité si cher à l'immortel noir. Vouloir rassembler tous les peuples, mieux, faire de l'univers tout entier un village à la dimension planétaire est un des grands souhaits de ce poète. Et toute sa vie durant, il a oeuvré pour la réalisation de ce grand projet entièrement humaniste. Il mettra alors tout son talent de rhétoriqueur à l'accomplissement de ce rêve né du plus profond de son âme et qui prend sa source dans l'Afrique traditionnelle pour s'étendre sur les quatre continents, enlaçant dès lors l'univers tout entier.

C'est cela sans doute la raison à notre volonté de consacrer une partie toute entière à ce thème : **amour et universalité**. Deux mots syntaxiquement différents mais proche à tout point de vue puisque qui parle d'amour parle de partage et d'échanges sans frontières. Et ce sont ces dernières que le poète s'est proposé dans ses poèmes de détruire.

En effet, qu'elles (les frontières) soient raciales ou continentales, elles doivent disparaître, être rayées des mentalité pour laisser la place à la civilisation de l'universel. Celui-ci se veut et se doit d'être, pour paraphraser le poète même, un rendez-vous du donner et du recevoir qui verra la participation de toutes les nations et de toutes les races. Il doit être, toujours pour rester fidèle à l'auteur, l'œuvre de tous, ou ne sera pas. Les frontières coloniales ne sont pas un obstacle à cela. Au contraire, elles font partie des apports positifs de la mondialisation, car celle-ci n'aurait pas sa raison d'être, si elles (les frontières) n'existaient pas.

Ainsi, notre démarche consistera à démontrer en deux grands chapitres, en quoi actuellement ce rêve du chantre de la négritude est une nécessité vitale dans ce monde quasi barbare.

Nous aborderons d'abord, **l'amour de la culture** qui chez Senghor est la base du développement. Il est le point de départ de toutes ses actions. La culture n'est pas, pour cet homme, un simple art, elle est la cellule maîtresse de tout progrès. Elle est un moyen de développement susceptible de sortir les pays africains de leur triste sort.

Ensuite, nous entrerons dans le débat de **la civilisation de l'universel** qui constitue le socle sur lequel repose la pensée senghorienne. Rassembler tous les Hommes, mieux, faire du monde un village planétaire est un des plus grands rêves de ce poète sérère. Il oeuvrera donc toute sa vie durant à la réalisation de ce projet hautement humaniste.

Chapitre 1
L’amour de la culture

La culture, bien que spécifique à chaque groupe d'individus requiert chez Senghor une dimension universelle. Elle est un facteur de cohésion qui peut rassembler ou disperser les Hommes selon qu'elle ait été positivement ou négativement utilisée. Remontant le cours des siècles, nous remarquons que les conditions dans lesquelles ont vécu les Noirs pendant plus de quatre siècles sont d'ordre culturel : colonisation et esclavage.

La théorie de la table rase en est une illustration patente. Cependant, elle a été une occasion pour les élites noires de la diaspora de démontrer toute l'impertinence de cette affirmation. Aussi, décida t-il (Senghor), quand il fallut mettre la main à la pâte, de se servir de l'arme culturelle pour redorer le blason de ses frères noirs. Ce dernier, recouvrant son intégrité peut aller désormais à la rencontre des autres cultures pour dialoguer et s'enrichir davantage. C'est ce que nous appelons dans ce travail, le **dialogue des cultures** qui aboutit à la création de **la francophonie** entre autres pionnières du métissage culturel. Mais tout cela ne s'est réalisé qu'à travers une **lutte culturelle** menée par le poète sérère.

3-1-1- La lutte culturelle

Deux tragédies ont fait naître le désir de Léopold Sédar Senghor de se servir de la culture comme arme : la traite négrière et l'esclavage. Deux prétextes malsains ont servi de justification à la rencontre Afrique-Occident : découvertes et missions. Dès lors, naquit un sentiment de supériorité non fondée entre Blancs et Noirs. Ceux-là imposèrent donc naturellement à ceux-ci un destin de vaincus. Des peuples entiers voyaient ainsi compromise toute possibilité de marquer singulièrement de leur empreinte leur histoire dans le grand livre ouvert de l'humanité.

Mais les Noirs n'en restèrent pas là, ils décidèrent de défendre leur cause par la bouche de leurs intellectuels d'alors dont Senghor. Celui-ci, suivant son intuition, sut qu'il fallait utiliser la culture pour remédier à un problème culturel : mêmes maux, même remède. Voilà pourquoi, dans ses poèmes, il évoque toujours la beauté et la richesse culturelle de l'Afrique mère, avec ses veillées autour du feu, ses danses, ses jeux et ses chants :

Voici que décline la lune lasse vers son lit de mer étale
Voici que s'assoupissent les éclats de rires, que les conteurs eux-mêmes
Dodelinent de la tête comme l'enfant sur le dos de sa mère
Voici que les pieds des danseurs s'alourdissent, que s'alourdit la langue des cœurs alternés. (C.O. p 14).

L'assonance en « i » et les allitérations en « l » et « s », indiquent le déclin de la nuit qui est toujours dans l'univers africain un moment d'intense communion entre les hommes et le cosmos. La nuit en Afrique est synonyme de repos, c'est un moment de quiétude réservé aux contes qui ont un rôle éducatif. En effet, ils forgent la morale de l'enfant qui y apprend les tours du lièvre rusé et les maladresses de l'hyène.

Senghor s'attela donc à mettre sur pied une série de réalisations culturelles pour montrer que l'Afrique avait bel et bien une culture qui n'a rien à envier aux autres. C'est dans ce sens qu'il organise le premier Festival Mondial des Arts Nègres, en Avril 1966 à Dakar. Par cette grande manifestation, il est parvenu à rassembler toutes les cultures et arts africains pré et post-coloniaux, pour illustrer la richesse qui demeure dans sa diversité, des civilisations noires.

Il voulait, avant même de sortir de l'Afrique, faire de sorte que les cultures africaines puissent se rencontrer d'abord, se connaître ensuite pour enfin ne former qu'une seule culture unifiée dans sa diversité et qui ira à la rencontre des autres civilisations. Et cela a réussi d'autant plus qu'il a abouti à la création du Musée dynamique qui avait comme premier objectif d'instaurer un dialogue entre l'art traditionnel et l'art contemporain. Par ce dialogue, les liens se sont resserrés davantage, la connaissance de l'autre s'est accentuée, certaines conceptions se sont étiolées pour laisser la place à l'émotion nègre si commune aux Noirs. Après cela, il est donc plus aisé de s'ouvrir aux créations occidentales, plus spécialement à celles qui étaient ou qui semblaient être influencées par l'esthétique négro- africaine. Ce fut l'occasion pour le peuple sénégalais et l'Afrique toute entière de découvrir les œuvres de Pablo Picasso, de Pierre Soulages, de Manessier entre autres. D'ailleurs, le poète consacre à Pablo Picasso un poème :

Elle dort et repose sur la candeur du sable.
Koumba Tam dort. Une palme verte voile la fièvre des cheveux, cuivre le front courbe
Les paupières closes, coupe double et sources scellées. (C.O. p 17).

Ce poème donne l'impression d'un commentaire de tableau. En effet, on voit la précision du dessin. De là, nous pouvons donner raison à Senghor quand il affirme: *« il ne faut pas renverser les rôles car on le sait ce sont les artistes français qui ont imité l'art nègre. »*[1] Et cela se vérifie surtout au niveau des chants gymniques que certains critiques mal avisés approprient l'origine à la civilisation grecque, alors que de tout temps, la société sérère voire africaine est détentrice de ce patrimoine culturel qui certainement a dû voyager dans le temps et dans l'espace, emporté par le vent jusqu'en Grèce antique. :

> *Je me rappelle la danse des filles nubiles*
> *Les chœurs de luttes – oh ! La danse finale des jeunes hommes, buste*
> *Penché élancé, et le pur cri d'amour des femmes – Kor Siga !*
> *Je me rappelle, je me rappelle… (C.O. p 16).*

Nous notons ici une ambiance gymnique déjà présente dans la société sereer, avant même la pénétration coloniale. Nous laissons cependant le soin à des chercheurs plus avertis que nous de balayer et de baliser ce terrain pour éclairer davantage, avec des preuves à l'appui, ce champ qui nourrit tant de controverses.

Une autre réalisation de taille de ce poète-président, toujours dans le but de non seulement montrer son amour pour la culture, mais de s'en servir comme arme est la mise sur pied du Théâtre National Daniel Sorano. Cet espace reste un haut lieu de l'art dramatique et un milieu :

> *Vivifiant du théâtre négro-africain où se rencontrent et s'harmonisent la danse, le chant et la poésie /…/. Egalement, il est un prétexte pour revisiter les grands classiques de l'occident en les soumettant à l'esthétique négro-africaine. »*[2]

Actuellement, ce théâtre fait des réalisations classiques de comédie, danses, chants pour ne citer que cela, qui parcourent le monde, laissant partout sur son passage, son empreinte indélébile, et emportant avec lui les trésors acquis par la rencontre avec les autres. Il lui reste de s'ouvrir davantage au peuple sénégalais et de ne plus être en faveur de quelques élites. Il se doit d'être plus populaire, car le peuple a beaucoup à lui apporter.

---

[1] LSS. « Négritude et civilisation de l'universel ». Communication au colloque de Miami sur la Négritude, Février 1987, cité par Tambadou Moustapha dans « Culture – civilisation - développement ». Éthiopiques, Senghor 90. p 73.
[2] Idem. p 74

Les réalisations culturelles sont aussi nombreuses que variées, les citer toutes relèverait d'une gageure. Mais, il nous est encore possible d'en énumérer quelques-unes. C'est le cas de la Manifacture National de Tapisserie devenu Manifacture Sénégalaise des Arts Décoratifs (M.S.A.D) qui présente aussi partout l'œuvre d'artistes sénégalais en matière de décoration.

Il y a aussi l'Ecole Architecture et d'Urbanisme qui apprend à ses pensionnaires, le beau métier de la création. Elle forme des architectes et des urbanistes qui n'ont pas encore fini de faire leurs preuves à travers le monde. A cela s'ajoute l'Ecole Nationale des Arts qui partout fait l'admiration des connaisseurs, et les Nouvelles Editions Africaines qui permettent de diffuser une littérature qui reflète le vécu du nègre. La littérature vue comme art, art des mots et des belles écritures est la raison d'être de cette maison d'édition hautement appréciée.

Au vu de toutes ces réalisations qui ne sont que des composantes de l'œuvre de LSS, nous pouvons défendre que cet illustre poète a fait des miracles avec la culture qui reste plus vivante que jamais. Il l'a hissé, qu'elle soit sénégalaise, africaine ou mondiale, sur un piédestal. Dès lors, nous affirmons avec Lilyan Kesteloot que « la culture est une machine emballée, que personne ne songe d'ailleurs à freiner, puisque dans ce pays on peut tout dire, tout écrire, tout exprimer du moment qu'on en a le courage et qu'on en a les moyens. »[1]

Ainsi, au moment où d'aucuns criaient : « *Vas t'en gueule de vache, gueule de flic, vas t'en je te déteste* »[2], Senghor, lui, s'attelait à donner de son continent une image positive qui effacerait toutes les négativités liées au jugement malsain des soi-disant dominateurs. Il s'efforçait à ce moment là, de présenter au monde la culture africaine dans ses plus beaux atours. Il s'enorgueillissait de démontrer que l'homme noir est un être entièrement culturel qui pouvait aller à la rencontre des autres en apportant sa participation assez spéciale. Et celle-ci est pour paraphraser l'auteur lui-même, « *la faculté de percevoir le surnaturel dans le naturel, le sens du transcendant et l'abandon actif qui l'accompagne, l'abandon d'amour.* »[3]

[1] Lilyan Kesteloot. « Pourquoi étudier Senghor ? Histoire d'un malentendu. » *Ethiopiques,* numéro spécial : Senghor 90, Octobre 1996, p 34.
[2] Aimé Césaire. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris : Présence Africaine, 1983.
[3] LSS. *Liberté I : Négritude et Humanisme* : « Ce que l'homme noir apporte.» p 27.

L'homme noir participe donc entièrement au développement du monde. Et vouloir lui donner une image de parasite a fait naître chez le poète sérère un sentiment de frustration. C'est pourquoi dans ce poème, il défend fermement son peuple accusé de dépendance :

> *Tu n'es pas plante parasite sur l'abondance rameuse de ton peuple.*
> *Ils mentent ; tu n'es pas tyran, tu ne te nourris pas de sa graisse.*
> *Tu es l'organe riche de réserves, les greniers qui craquent pour les jours d'épreuve*
> *Ils nourrissent fourmis et colombes oisives.*
> *Voilà, tu es pour écarter au loin l'ennemi, debout, le tata*
> *Je ne dis pas le silo, mais le chef qui organise la force qui forge /…/*
> *Et ton peuple s'honore en toi. Louange à ton peuple en toi !* (C.O. p 34).

Ces versets présentent l'Afrique comme berceau de l'humanité. Elle est à la fois mère et nourrice. Elle est le grenier du monde dont les ressources humaines constituent la principale richesse. « Elle est le levain qui est nécessaire à la farine blanche*. » (C.O. p 23).*

Pour conclure, nous dirons que Senghor est l'humaniste qui a métamorphosé le Sénégal en une terre de tolérance et de paix, une terre promise à un leadership culturel, respecté et apprécié dans le monde entier. Il (le Sénégal) reste une des rares nations où la culture prend les devants de la scène et habite même le quotidien le plus banal des individus. « Des expositions de peinture aux sculpteurs spontanés qui travaillent en plein air dans la rue[1] », la culture est profondément ancrée dans l'âme des Sénégalais.

L'occident avait élaboré de véritables murailles de préjugés cimentés d'ignorance. Senghor, pour échapper à l'anéantisation de sa culture avait pénétré le monde blanc et puisé à leur source. Il a infiltré cet univers avec la ferme connaissance de sa culture et y a tiré un viatique pour la longue route de la lutte culturelle. Il a défendu strictement cette idée lors d'une discussion avec un ami métropolitain :

> *Avouez enfin que nous vous avons apporté la civilisation. Et moi : Pas précisément, vous nous avez apporté votre civilisation. Laissez nous y prendre ce qu'il y a de meilleur et de fécondant et souffrez que nous vous rendions le reste. Contact de deux civilisations, cela me semble être la définition la meilleure du problème. Du moins, c'est sous cet angle que nous voulons l'examiner. »*[2]

[1] Lilyan Kesteloot. Opt.cit. p 62.
[2] LSS. *Liberté I : Négritude et Humanisme.* « Vues sur l'Afrique ou assimiler et non être assimilés. » p 40.

C'est dans ce sens que nous aussi, nous voulons élaborer les canevas de ce travail. Rencontre fécondant où chacun s'enrichit de l'autre, demeure la meilleure définition du heurt Afrique-Occident. Le dialogue des cultures tant préconisé par ce prophète de la cité de demain, voit alors se dessiner toute son utilité.

3-1-2- Le dialogue des cultures

Partant du métissage culturel et biologique, Senghor voit dans le dialogue des cultures, un moyen pour l'humanité du troisième millénaire de surmonter tant de déséquilibres, sources de tant de conflits. Un tel rééquilibrage passe nécessairement par la reconnaissance des valeurs de la négritude. Celle-ci est, pour parler comme l'auteur, enracinement, en soi et confirmation en soi.

Depuis toujours, les préjugés n'ont pas manqué qui prétendent la supériorité de tel peuple par rapport à tel autre. Plus proche de nous, le génocide rwandais qui a fait des hécatombes. Hutus et Tutsis se sont massacrés pour des problèmes d'appartenance ethnique, et les exemples peuvent être multipliés en Afrique. C'est pour éviter ce genre de conflits que le dialogue des cultures trouve toute son importance et sa pertinence. Les différences, surtout culturelles, loin de constituer des sources de divergences, doivent être des apports positifs dont chacun bénéficiera. C'est pourquoi, dans les poèmes de LSS, même les choses communient pour ne pas se laisser emporter par des malentendus qui facilement s'installent :

> *C'est l'heure des étoiles et de la nuit qui songe*
> *S'accoude à cette colline de nuages, drapé dans son long pagne de lait*
> *Les toits des cases luisent tendrement. Que disent-ils si confidentiels aux étoilent ? (C.O. p 14).*

Cette belle métaphore témoigne de l'esprit de symbiose et de syncrétisme qui anime l'Afrique, terre de communion. Le dialogue entre les choses aboutit au dialogue entre les hommes. La communion du cosmos laisse la place à la communion des morts et des vivants :

> *Femme, allume la lampe au beurre clair, que causent autour les ancêtres comme les parents, les enfants au lit*
> *Ecoutons la voix des Anciens d'Elissa. Comme nous exilés*
> *Ils n'ont pas voulu mourir que se perdît par les sables leur torrent séminal.*
> *Que j'écoute dans la case enfumée que visite un reflet d'âme propice. (C.O. p 14).*

Ce dialogue qui prend sa source dans l'Afrique profonde, au fond d'une case, s'étend et se propage comme une traînée de poussière. Il s'ouvre au monde. On l'aura déjà compris, avec la déportation des Noirs en Europe, un métissage biologique est né et s'est installé, a grandi et a donné jour à un métissage culturel. C'est ce que Senghor explique par sa célèbre phrase : « *quand deux peuples se rencontrent, ils combattent souvent, ils se métissent toujours.* »

Lui-même métis, quand il avoue dans « *Elégie des Saudades* » posséder une goutte de sang portugais. A cela s'ajoute la probable appartenance de sa mère Gnilane Ndiémé Bakhoum, à l'ethnie toucouleur dont Bakhoum est dérivé de Bokoum, un nom de famille très fréquent chez ces nomades. Il n'est plus donc étonnant que cet homme soit un apôtre du dialogue des cultures si l'on considère qu'il est originaire d'un pays cosmopolite, creuset de toutes les ethnies africaines.

Le métissage culturel a donc toujours fait partie de l'univers, de l'environnement immédiat, du quotidien de cet homme. Faisant éclater les frontières, ce dialogue se veut créateur d'un monde fraternel qui éliminerait tout préjugé dû à l'ignorance. Pour commencer, il se livre personnellement à une autocritique rigoureuse lors de son allocution à sa réception par la Sorbonne le 21 août 1966 :

> *Je ne veux être ici que l'ancien élève de Sorbonne : l'enfant prodigue qui vient à vous en fils repenti… Oui j'ai attaqué Descartes au coupe-coupe et soutenu, avec une passion toute barbare, la raison intuitive contre la raison discursive… je plaide coupable. Cependant, Mesdames et Messieurs les professeurs de Sorbonne, vous me permettez d'invoquer les circonstances atténuantes. Si je vous ai trahis, c'est en voulant vous rester fidèle. J'ai voulu faire, de vos leçons, non pas un ornement, non pas un boubou blanc, mais une règle de vie »*[1]

Par souci de dialogue, Sédar est arrivé à reconnaître ses erreurs. Ainsi, devraient se comporter les différentes cultures pour arriver à cerner les malentendus afin de progresser vers la cité de demain à laquelle Senghor donne une image de village planétaire. La grandeur de l'homme réside dans la reconnaissance de ses égarements. Toutes les cultures sont complémentaires, et la marginalisation, ne serait-ce que partielle d'une seule d'entre elles, ferait courir à l'humanité toute entière le risque d'une infirmité. C'est pourquoi, lorsque le

[1] LSS. *Négritude et Humanisme* : « Sorbonne et Négritude ». p 315-316.

long des routes d'Europe, il rencontre des notes de musique africaine, le dialogue finit par s'installer :

> *Je me rappelle, je me rappelle…*
> *Ma tête rythmant*
> *Quelle marche lasse le long des jours d'Europe où parfois apparaît un jazz orphelin qui sanglote, sanglote, sanglote. (C.O. p16).*

Cette répétition du verbe « sangloter » ne donne pas une image négative du dialogue des cultures, au contraire, elle indique le long voyage que le jazz, cette musique afro-américaine, nous voulons dire Nègre, a effectué de l'Afrique au pays des Blancs. Ces sanglots ne sont que la personnification du jazz qui, si nous nous installons dans le temps et dans l'espace du poète, est comme un enfant qui pleure loin de sa mère.

Ce désir de rassembler les cultures, de les faire connaître mutuellement peut sembler être un paradoxe en ces temps de rupture où l'homme dresse contre l'homme ses religions, ses idéologies, ses puissances économiques, politiques et scientifiques. Mais Senghor ne se laisse pas impressionner par des comportements hostiles :

> *J'ai traversé, moi aussi des fleuves et des forêts d'embûches vierges*
> *D'où pendaient des lianes plus perfides que serpent*
> *J'ai traversé des peuples qui vous décochaient un salut empoisonné.*
> *Mais je ne perdais pas le signe de reconnaissance. (C.O. p 18).*

Il n'abandonne pas son projet d'aller répondre à l'appel des ancêtres. Il y va emportant avec lui, sa culture occidentale. Le dialogue commence donc au fond de l'âme de cet homme qui allie tradition et modernité sans contradiction. L'une parachevant l'autre l'enrichit davantage.

Le dialogue des cultures est indispensable en ce troisième millénaire où nous assistons à une chosification de l'homme. Et Senghor avait confiance qu'un jour, ce dialogue finirait par s'instaurer entre tous les peuples. Il en rêvait, il avait espoir, car c'est un projet noble que de vouloir rassembler tous les peuples, toutes les cultures « *à l'abri des milans* »[1]

[1] Expression tirée de l'Hymne Nationale du Sénégal, composée par LSS alors qu'il était président de la république de ce pays.

Ah ! Me soutient l'espoir qu'un jour je coure devant toi,
Princesse, porteur de ta récade à l'assemblée des peuples.
C'est un cortège plus de grandeur que celui-même de l'Empereur Gongo-Moussa en marche vers l'Orient étincelant. (C.O. p 34).

L'interjection confirme ce désir ardent, cette immense joie qui anime le poète rien qu'à l'évocation de ce rêve. « La longue marche » de l'armée de l'Empereur Gongo-Moussa vers « l'Orient » est comparée à la procession que les peuples doivent effectuer pour aller les uns vers les autres afin que ce rêve du poète sérère se réalise. C'est d'ailleurs dans le souci d'accomplir ce dialogue des cultures qu'il crée, avec d'autres compagnons, la francophonie.

3-1-3- La francophonie

Fondée par LSS, Habib Bourguiba, Hamani Diori, Prince Norodom Sihanouk, la francophonie est une organisation à vocation culturelle, politique et économique qui est chargée de promouvoir et de diffuser les cultures de ses membres, tout en intensifiant la coopération technique et culturelle entre eux. C'est un humanisme qui se tisse autour de la terre.

Dès lors, Senghor en a fait un moyen pour l'Afrique de répondre présente à la « Renaissance du Monde ». (C.O. p 23). En effet, c'est dans le but de rechercher une nouvelle solidarité basée sur l'amour en tant que facteur de rapprochement des peuples par le dialogue permanent des civilisations, que le chantre de la négritude a envisagé la francophonie. Celle-ci est donc un désir de s'ouvrir aux autres, c'est une façon pour LSS d'aller à la rencontre du reste de l'humanité et de répondre à l'appel de l'amour. Il sait que l'homme a besoin de ses semblables, car « toute victoire dure l'instant d'un battement de cils qui proclame l'irréparable doublement. » (C.O. p 41).

La présence de la francophonie dans l'expression de l'amour chez Senghor est aussi la preuve de sa passion pour la langue française. Il modèle les mots à sa guise afin d'obtenir le résultat souhaité, c'est-à-dire toucher la sensibilité du lecteur et faire passer son message :

Au fond du puits de ma mémoire, je touche
Ton visage où je puise l'eau qui rafraîchit mon long regret.
Tu t'allonges royal, accoudé au cousin d'une colline claire,
Ta couche presse la terre qui doucement peine

Les tam-tams, dans les plaines noyées, rythment ton chant, et ton vers est la respiration de la nuit et de la mer lointaine.
Tu chantais les Ancêtres et les princes légitimes
Tu cueillais une étoile au firmament pour la rime… (C.O. p 12).

Le ton languissant et langoureux de ce poème fait ressortir la sensualité des mots qui accompagnent ses pensées. Etant à la poursuite de l'amour en fuite dans un siècle d'expulsion et de recul des valeurs, Senghor l'a cherché partout où il l'a cru possible de le trouver :

Dans quel livre trouver la ferveur de ta réverbération ?
Et sur les pages de quel livre, de quelles lèvres impossibles ton amour délirant ?
Me lasse mon impatiente attente. Oh ! Le bruit de la pluie sur les feuilles monotones !
Joue-moi la seule « Solitude », Duke, que je pleure jusqu'au sommeil. (C.O. p 25).

C'est donc dans un souci d'atteindre cet amour tant souhaité et de le faire partager à tous ses frères noirs et blancs qu'il faut chercher le sens et la signification de la francophonie dans l'univers passionnel senghorien. Ne nous y trompons pas alors, *« il n'est pas question* (pour ce poète) *de renier les langues africaines* ». Loin delà l'idée de les reléguer au second plan, il est plutôt question « d'exprimer une authenticité culturelle, d'homme du vingtième siècle[1]. » Dès lors, elle ouvre la voie à un dialogue fructueux des langues et des civilisations.

La francophonie consacre également à la culture qui est développement parce que création, une grande partie de ses actions. Senghor l'a dit, c'est en augmentant le pourcentage des enfants à l'école et en organisant sur toute la francophonie le bilinguisme culturel que cette organisation atteindra ses objectifs de développement. Lui-même professeur, comme l'atteste le poème qui suit, s'est orienté dans la même mouvance :

Mes agneaux, vous ma dilection avec ses yeux qui ne verront pas ma vieillesse
Je ne fus pas toujours pasteur de têtes blondes sur les plaines arides de vos livres
Pas toujours bon fonctionnaire, déférent envers ses supérieurs
Bon collègue poli élégant - et les gants ? – souriant riant rarement
Vieille France vieille Université, et tout le chapelet déroulé. (C.O. p 21).

[1] LSS. *Liberté I : Négritude et Humanisme.* « Le français langue de culture ». p 363.

L'amour de la langue française côtoie l'amour des hommes et forme un projet qui se réalise dans la francophonie. Voici la définition que nous en donnons : c'est un mélange d'amour fraternel et d'amour des belles lettres.

Senghor est finalement un amoureux de l'univers tout entier. De la nature aux Lettres en passant par les hommes, rien n'est épargné par les vagues de la passion qui se déversent en flots chez cet être en quête constante et permanente de meilleures conditions humaines. Voilà pourquoi il lance un appel pour invoquer le silence et se faire écouter, car il a un message d'amour, nous voulons dire un chant de fraternité à faire entendre :

> *Ecoute ma voix singulière qui te chante dans l'ombre*
> *Ce chant constellé de l'éclatement des comètes chantantes.*
> *Je te chante ce chant d'ombre d'une voix nouvelle*
> *Avec la vieille voix de la jeunesse du monde. (C.O. p 42).*

La langue française a été donc pendant des siècles et continue d'être pour le peuple africain une carte d'invitation à la grande rencontre du donner et du recevoir. Par le concept de la francophonie, Senghor renouvelle et met à nue, encore une fois, son amour pour cette langue qui a fait sa promotion.

Au terme de ce chapitre, nous pouvons conclure que LSS, fatigué de la politique retourne à la culture dont il ne se lasse jamais. Après avoir lutté de toutes ses forces pour laisser au peuple sénégalais des structures à vocation culturelle pour la longue marche vers le développement, il s'adonne à instaurer entre les différentes cultures un dialogue fécondant dont la francophonie est un des précieux fruits et une preuve palpable de son amour de la langue française mieux des lettres. Il lègue alors à la littérature mondiale des chefs d'œuvres indiscutables dont le dernier, « *La rose de la paix*[1] » fait l'admiration des connaisseurs. En lui donc se révèle une muse africaine capable d'accéder à des émotions universelles.

[1] LSS. *La rose de la paix*. Paris : l'Harmattan, 2001.

Chapitre 2
La civilisation de l'universel

Définissant le concept de civilisation de l'universel devant les étudiants et professeurs lors de l'inauguration de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar en 1959, Senghor affirme qu'il « *s'agit, au rendez vous du vingtième siècle, de nous faire des dons réciproques pour édifier la seule civilisation qui soit humaine : la civilisation de l'universel. »*[1]

Dès lors, plus qu'une diversité culturelle et plus qu'une vision politique, cette notion est la reconnaissance de toutes les spécificités dans une fraternité obligée. Elle est le fruit qui a jailli des messages d'amour de LSS. En prophète averti, celui-ci a su deviner que tous les problèmes sociaux sont d'ordre culturel et cela est d'autant plus vrai qu'en ce troisième millénaire, on assiste à la confirmation de cette prophétie. Il s'agit donc, à travers ce concept, de *« refaire l'unité de l'Homme et du Monde »*[2] à travers l'amour. Et pour que cela puisse se concrétiser, chaque continent a sa pierre à apporter, toutes les races qu'elles soient noirs, blancs, jaunes ou rouge, ont leur partition à jouer pour qu'un jour l'on puisse accéder à l'amour fraternel des différents peuples.

C'est cela la raison à notre désir de vouloir faire ressortir en premier lieu, **la participation de l'Afrique-mère**, du Noir, longtemps traîné dans la boue et qui nonobstant cela, compte apporter sa contribution qui est d'une nécessité vitale à la construction de ce village qui abritera une civilisation fraternelle, unique dans sa diversité, celle de l'universel. En second lieu, nous aborderons le thème de **l'enracinement et de l'ouverture**, deux notions qui paraissent contradictoires mais qui pourtant, se parachèvent. Et pour finir en troisième lieu, nous comptons approcher **la mondialisation**, thème qui nous permettra de faire une mise au point, une évaluation de l'avancée de ce grand rêve senghorien.

3-2-2-La participation de l'Afrique-mère

Longtemps rejetée, bafouée, piétinée, humiliée, meurtrie, l'Afrique-mère n'en finit pas de panser ses blessures qu'en son âme ont causées tant de torts. Eprouvée à n'en plus finir : découvertes et explorations, colonialisme et missions évangélisatrices, esclavage et traite négrière, elle est le continent au sort le plus triste et pourtant mère de l'humanité

[1] LSS. *Négritude et Humanisme* : « L'université de Dakar ». p 297.
[2] Idem. p 38.

/…/ par l'Egypte des temples et des pyramides
Vos savants sauront prouver qu'ils étaient hyperboréens ainsi que toutes mes grandeurs ensevelies.
Qui portent les richesses de ma race sur leurs épaules musicales.
Ses richesses authentiques. Non plus l'or ni l'ambre ni l'ivoire /…/
Mais toutes les ruines pendant la traite européenne des nègres
Mais toutes les larmes par les trois continents, toutes les sueurs noires qui engraissèrent les champs de canne et de coton. (C.O. p 35).

Ce passage de ce poème relate l'esclavage, la plus grande inconscience de l'homme. Déporté et traîné à travers les trois continents Afrique -Europe -Amérique, le Noir bien qu'épuisé et blessé loin de son terroir natal, ne perd pourtant pas sa faculté première qui fait de lui le nègre qu'il est, c'est-à-dire l'homme différent des autres : c'est le rythme, c'est la danse, c'est le chant :

Mais tous les hymnes chantés, toutes les mélopées déchirées par la trompette bouchée
Toutes les joies dansées oh ! Toute l'exultation criée.
Ce sont sept mille nègres nouveaux, sept mille soldats sept mille paysans humbles et fiers… (C.O. p 35).

Même le poète se sent emporté par cette cadence, ce rythme, en atteste l'interjection confirmée par le point d'exclamation. L'un des apports les plus fécondants de l'Afrique demeure le jazz, cette musique qui a fait le tour du monde. Donc, le rythme est un des constituants de la participation de l'Afrique. D'ailleurs, l'auteur le dit dans son essai intitulé *Liberté I : Négritude et Humanisme*, « *qu'au rendez vous du donner et du recevoir, nous apporterons nos chants et nos danses.* » En effet, à côté des machines et des techniques hautement sophistiquées siégeront la chaleur, les valeurs humaines, le rythme et la cadence africaine. Ceci est d'autant pus vrai qu'elle (l'Afrique) risque de créer un gap si elle manquait au rendez vous :

Car qui apprendrait le rythme au monde défunt des machines et des canons ?
Qui pousserait le cri de joie pour réveiller morts et orphelin à l'aurore ?
Dites, qui rendrait la mémoire de vie à l'homme aux espoirs éventrés ?
/…/ Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur. (C.O. p 23-24).

Ces questionnements du poète dénotent d'une certaine volonté à vouloir faire prendre aux autres conscience que l'Afrique ne peut pas manquer au rendez vous du donner et du

recevoir. Elle sera le « *supplément d'âme* » nécessaire à la mise sur pied de cette civilisation tant prônée par LSS. Il faut tout simplement pour que cela se réalise « *faire des puissances de mort, des puissances de vie.* »[1] En d'autres termes, il suffit d'une volonté des Hommes à faire des progrès naissants des sciences et des puissances mécaniques, des concepts qui considèrent davantage l'homme et qui œuvrent dans le but de le lier encore plus à sa société, à la nature, aux autres ses semblables.

Le temps n'est plus où il fallait s'opposer pour se poser. L'Afrique n'est plus à l'ère de la négritude ghetto. La raison intuitive étant à présent réhabilitée constitue le second apport de ce continent. Par ce fait, rien n'est plus comme avant puisque l'intuition côtoie la raison, il y a, en quelque sorte, un dosage. L'émotion nègre s'étend et aspire à un monde nouveau débarrassé de la froideur de la raison :

> *Mon âme aspire à la conquête du monde innombrable et déploie ses ailes noir et rouge (…)*
> *Ma tâche est de reconquérir le lointain des terres qui bordent l'empire du sang (…)*
> *Ma tâche de reconquérir les perles extrêmes de votre sang jusqu'au fond des océans glacés*
> *Et des âmes. Entendez le chant de son âme sous son toit de paupières sarrasines. (C.O. p 45).*

Dans ce poème, Senghor et au-delà de lui, l'Afrique toute entière aspire à la conquête du monde. Elle s'octroie comme mission d'aller à la rencontre des autres continents. Il ne s'agit pas d'une conquête politique, encore moins matérielle, il est question d'un désir de vouloir inviter l'humanité à un dialogue fécondant où chacun pourra s'enrichir de l'autre.

Au milieu de ce monde envahi par la technologie, l'Afrique peut jouer un rôle de catalyseur par sa simple présence. En effet, sa chaleur naturelle, ses idéologies différentes, sa spiritualité originale puisque symbiose, peuvent déclencher les réactions des différents peuples qui seront certainement curieux de la voir sous un autre visage différent de celui de misère que lui attribut sans cesse la télévision et l'Internet. Elle peut provoquer le transfert de puissance négative de vie, en une puissance positive, rénovatrice de vie à travers sa chaleur et sa forte connaissance de la vie communautaire, de dialogue et de solidarité.

[1] Marie-Madeleine Marquet. *Le métissage dans la poésie de LSS*. p 269.

L'Afrique d'aujourd'hui ne cesse d'apporter au reste du monde ce qu'elle a de meilleur. C'est le cas du phénomène de la fuite des cerveaux. La majeure partie de l'intelligentsia africaine est confrontée à ce fait qui demeure un problème majeur de nos jours en Afrique. Les jeunes ayant terminé leurs études, restent en Europe, en Amérique ou en Asie au lieu de revenir œuvrer pour le développement de leur pays. Cela constitue une participation de ce continent au développement de l'Europe, mais elle (la participation) l'handicape.

Or, quand Senghor parlait de la contribution de l'Afrique, c'était dans le sens du « *donner et du recevoir* ». Mais, dans ce cas précis, c'est l'Afrique qui donne mais qui ne reçoit pas en revanche. L'on pourrait nous rétorquer qu'elle perçoit en réparation, l'aide apportée aux pays africains, au tiers monde. Mais à quoi sert cette aide si sur le dos de l'Afrique pèse une dette. Bien vrai que certains pays comme le Sénégal ont vu leur cette dernière épongée, mais d'autres souffrent encore de ce fardeau qui pèse sur leurs épaules. Cet endettement constitue un frein à la coopération de ce continent dans l'élaboration de la civilisation de l'universel d'après ce poème qui suit :

> *Voici que meurt l'Afrique des empires - c'est l'agonie d'une princesse pitoyable*
> *Et aussi l'Europe à qui nous sommes liés par le nombril.*
> *Fixez vos yeux immuables sur vos enfants que l'on commande*
> *Qui donnent leurs vie comme le pauvre son dernier vêtement. (C.O. p 23).*

L'Afrique a tout donné. Son apport demeure donc dans l'acte d'abandon au monde intérieur de la sensibilité, de la sensualité, de la symbiose par complémentarité, de l'amour. Dans l'élaboration de la civilisation de l'universel, elle (l'Afrique) doit contribuer malgré tout en apportant d'une part ses richesses spirituelles, morales, philosophiques : c'est l'enracinement ; et d'autre part, en mettant en exergue les emprunts effectués durant ces siècles de colonisation, au contact avec d'autres civilisations : c'est l'ouverture.

Dès lors, enracinement et ouverture demeurent deux thèmes essentiels dans la poésie de Senghor. C'est pour cette raison que nous voulons, dans le chapitre qui suit, démontrer comment la poésie de LSS est enracinement et en même temps ouverture sans conflit. L'un étant la suite de l'autre, il est clair que chez ce poète, l'on ne s'ouvre aux autres que pour mieux les connaître. Les critiques n'ont pas manqué qui le culpabilisent de vouloir une chose et son contraire, c'est là d'ailleurs que va se centrer la quasi-totalité de notre intervention, en

vue de prouver qu'il ne s'agit pas d'une contradiction, mais d'un parachèvement, d'une complémentarité puisque chez cet enfant de Joal, tout est complémentarité.

3-2-2- Enracinement et ouverture

« *Pour continuer à couler, un fleuve ne doit jamais être coupé de sa source* » dit ce proverbe sérère. Et Birago Diop de renforcer dans ses contes que « *l'arbre n'a de force que s'il s'enracine profondément dans la terre nourricière* ». C'est partant de ces deux proverbes que nous aborderons les thèmes de l'enracinement et de l'ouverture. Nous aborderons donc celle-la avant d'en arriver à celle-ci.

Le mouvement de la négritude amorcé dans les années trente avec la revue « *l'étudiant noir* », a été une occasion, comme nous l'avons démontré dans la deuxième partie de ce travail, pour les Noirs de s'enraciner d'avantage dans les valeurs de la culture nègre. L'objectif étant de remonter aux sources de l'Afrique-mère et d'y puiser des valeurs qui puissent œuvrer pour la réhabilitation de l'homme noir. Cette négritude n'est donc rien d'autre que la revendication d'une identité propre, c'est-à-dire, d'une culture. Ce mot nègre qui autrefois désignait les plus de dix millions d'esclaves transportés, Senghor et ses camarades l'ont transformé en exhibant son envers lumineux et en le brandissant comme une bannière :

> *Ils nous disent les hommes du coton du café de l'huile*
> *Ils nous disent les hommes de la mort.*
> *Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur. (C.O. p 24)*

L'enracinement, c'est la fierté d'être ce que l'on est. C'est l'acceptation de soi. Et cela, Senghor en est persuadé lui qui a, en tout temps, prêché l'enracinement dans les valeurs traditionnelles de l'Afrique-mère. En effet, il sait que pour prétendre s'ouvrir aux autres (personnes et civilisations), il faut d'abord avoir la claire conscience de ce que l'on est. Le germe de l'enracinement chez cet homme a été semé depuis sa tendre enfance par son oncle maternel qui l'a initié aux secrets de la nature. Tokô'Waly a fait aimer à son petit neveu la terre qui l'a vu naître, ce qui a abouti à l'amour de l'Afrique toute entière voire du monde. Senghor s'est, tout jeune, imprégné de son terroir, donc la négritude n'a fait que renforcer, nous dirons continuer ce que le royaume d'enfance avait déjà amorcé

Toi Tokô'Waly /…/
Tu m'expliques /…/
La pompe lactée des Esprits par le tann céleste qui ne finit point.
Voici l'intelligence de déesse Lune et qui tombent les voiles des ténèbres.
(C.O. p 37).

Quoi alors de plus grand enracinement que la connaissance de ses origines ? Senghor n'ignore pas les choses cachées de son village natal, du peuple auquel il appartient. Mieux, il a une ferme maîtrise de l'histoire de son ethnie. Ce qui est à la base de la création de son village d'origine, il ne lui est pas inconnu. En effet, dans ce poème qui suit, il invite le lecteur à s'imprégner lui aussi de sa culture. N'est ce pas une manière de s'ouvrir ?

Mais sauvée la chantante, ma sève païenne qui monte et qui piaffe et qui danse
Mes deux filles aux chevilles délicates, les princesses cerclées de lourds bracelets de peine
Comme des paysannes. Des paysans les escortent pour être leurs seigneurs et leurs sujets
Et parmi elle, la mère sîra- Badral, fondatrice de royaumes
Qui sera le sel des sérères, qui seront le sel des peuples salés.
(C.O. p 33).

Mais il ne suffit pas d'avoir une fine connaissance de ses origines, de revendiquer une culture ou une identité pour les légitimer ou les imposer. Il faut surtout œuvrer dans le sens de les maintenir, c'est-à-dire, de montrer de la manière la plus active l'originalité de ce en quoi l'on croit. Il faut le traduire encore et toujours par une voix audible de tous.

Dans les années trente, il manquait à l'Afrique de se faire connaître. Et c'est le rôle irremplaçable que remplirent les intellectuels d'alors dont Senghor. Ils surent défendre que l'Afrique avait bel et bien son mot à dire. Le respect est quelque chose qui se forge et qui se force. Et c'est par l'enracinement que Senghor et ses compagnons ont su imposer le respect de l'Afrique. Ils l'ont présenté au monde. Ils l'ont préféré à la modernité et à la mondanité de l'Europe et des autres continents :

J'ai choisi le verset des fleuves, des vents et des forêts
L'assonance des plaines et des rivières, choisi le rythme de son sang dépouillé choisi la trémulsion des balafongs et l'accord des cordes et des cuivres qui semblent faux… (C.O. p 30).

Ce poème reflète la beauté de l'Afrique. Nous pouvons le qualifier d'hymne à la magnificence de ce continent. On sent le rythme et la musique. Tout est chant et danse. Tout est mélodie et cadence. L'Afrique est ici vivante et la nature bruissante de paroles. C'est donc un choix que les élites noirs d'alors avaient opéré. Et c'est ce même choix que le poète nous invite aujourd'hui à faire. Dans ce monde plein de tentation, les Hommes doivent aller, puisque enraciné, s'abreuver à leurs sources respectives. Ils doivent s'ouvrir pour mieux s'enraciner. En effet, si Senghor a « Choisi (sa) demeure près des remparts rebâtis de (sa) mémoire, à la hauteur des remparts… » (C.O. p 10), c'est parce qu'elle est : entre la ville et la plaine, là où/s'ouvre la ville à la fraîcheur première des bois et des rivières. » (C.O. p 10).

Qu'on le qualifie de hasard ou de destin, Senghor est né dans une ville qui s'ouvre au reste du monde par le biais de la mer, donc de l'océan atlantique. Dès lors, nous pouvons dire qu'il était prédestiné à aller à la rencontre des autres peuples et de recevoir en revanche l'apport extérieur. Joal, perle de la lagune côtière, se déprenant de son sommeil un jour de neuf octobre 1906, s'est prosterné devant la naissance de ce grand homme prédit par le sage Khama Téning Dyaré. L'enracinement est donc inné chez ce poète, il en est convaincu, il en est fier :

> *Ni ses montagnes ne purent nous dominer ni ses cavaliers nous encercler ni sa peau claire nous séduire*
> *Ni nous abâtardir ses prophètes.*
> *Ma sève païenne est un vin vieux qui ne s'aigrit, pas le vin de palme d'un jour. (C.O. p 32).*

La métaphore est ici évidente, l'apport extérieur ne contraint pas l'enracinement, mieux, il le nourrit, il l'entretient davantage. L'ouverture est donc plus qu'une nécessité, un moyen de survie :

> *C'est le temps de partir, d'affronter l'angoisse des gares, le vent courbe qui rase les trottoirs dans les gares de province ouvertes*
> *L'angoisse des départs sans main chaude dans la main.*
> *J'ai soif j'ai soif d'espaces et d'eaux nouvelles, et de boire à l'urne d'un visage nouveau dans le soleil*
> *Et ne m'écartent pas les chambres d'hôtel ni la solitude retentissante des grandes cités. (C.O. p 38).*

Senghor a soif d'espaces et de connaissance, c'est pourquoi il est allé à la rencontre d'autres personnes et d'autres peuples. En outre, nombreux sont ceux qui donnent sens à leur vie en cultivant l'hostilité. Le refus de s'enivrer d'amertume et d'entretenir des antagonismes

sans issus, a été une lutte permanente chez Senghor qui a su retirer de l'amour, des leçons de vie. Il a, de tout temps, à travers cette notion, voulu redonner visage humain à l'humanité défigurée par les intolérances, les guerres, les racismes et les exclusions diverses qui continuent de ravager le monde. L'ouverture pour Senghor, ce sont ces années passées en dehors de son continent, de son village natal, et puis un beau jour le retour :

> *Dans l'espoir de ce jour /…/*
> *Mon cœur défaillant à l'odeur vineuse du sang, mais j'ai consigne de tenir*
> *Qu'au moins me console, chaque soir, l'humeur voyageuse de mon double*
> */…/*
> *Reçois l'enfant toujours enfant que douze ans d'errance n'ont pas vieilli.*
> *(C.O. p 37).*

S'ouvrir aux apports externes positifs ne veut pas dire oubli de ses origines. Aller à la rencontre d'autres personnes et civilisations est quelque chose de positif, de bon, dialoguer et échanger avec eux (les autres personnes et civilisations) est mieux, mais toujours revenir et se ressourcer est l'idéal pour toute personne :

> *Et mon cœur de nouveau sur la marche de pierre, sous la porte haute d'honneur.*
> *Et tressaillent les cendres tièdes de l'Homme aux yeux de foudre, mon père.*
> *Sur ma faim, la poussière de seize années d'errance, et l'inquiétude de toutes les routes d'Europe*
> *Et la rumeur des villes vastes ; et les cités battues de vagues de mille passions dans ma tête.*
> *Mon cœur est resté pur comme Vent d'Est au mois de Mars/../*
> *Soyez bénis, mes Pères, qui bénissez l'Enfant prodigue !*
> *Je veux revoir le gynécée de droite ; j'y jouais avec les colombes, et avec mes frères les fils du lion. (C.O. p 47-51).*

Senghor a cheminé vers une rencontre avec le reste de l'humanité, c'est un exemple d'ouverture. Il est allé, comme le dit Cheikh Hamidou Kane dans *L'Aventure ambiguë* : « apprendre à vaincre sans avoir raison » :

> *L'aigle blanc des mers, l'aigle du Temps me ravit au-delà du continent.*
> *Je me réveille je m'interroge comme l'enfant dans les bras de Kouss que tu nommes pan.*
> *C'est le cri sauvage du Soleil levant qui fait tressaillir la terre /…/*
> *Et je renais à la terre qui fut ma mère. (C.O. p 40).*

Après Ngasobil (première ouverture de Senghor au monde extérieur), le voici, cette fois-ci ravi par l'aigle blanc (métaphore de l'avion) pour être amené vers d'autres cités, après le Bac. Paris constitue donc la troisième ouverture de Sédar après Ngasobil et Dakar.

C'est dire que Senghor, toute sa vie durant n'a recherché que le dialogue où chaque Nation qui croit avoir un message personnel qui le distingue des autres, pourra apporter sa pierre à l'édification de la civilisation de l'universel. Celle-ci d'ailleurs mérite d'être, chaque jour davantage, appréciée à sa juste valeur. La mondialisation qui est en train de prendre forme actuellement, est un exemple d'intégration humaine de ce grand rêve Senghorien.

3-2-3- La mondialisation

Le terme de mondialisation désigne le développement de liens d'interdépendance entre les hommes. Selon la conception unitaire, elle évoque la notion d'un monde uni, d'un monde formant un village planétaire, d'un monde sans frontières. Sa grande nouveauté au début du vingt et unième siècle est la mise en place de technologies de l'information conséquence de la rapidité toujours croissante des transports et des communications.[1]

Définit par le Petit Robert comme le fait de devenir mondial, c'est-à-dire de concerner la terre entière (planète), la mondialisation, un des aspects de la civilisation de l'universel, voit poindre son soleil. En effet, la multiplication des moyens de communications et de transports approche les différents mondes. D'un bout à l'autre de la planète, l'on peut communiquer, s'écrire des messages ou des correspondances et même se voir à l'instant où l'on se parle.

L'Internet ne finit pas de créer des rencontres qui aboutissent à des dialogues fructueux, et de transmettre des informations et des images à travers le monde entier. Les satellites nous permettent de voir ce qui se passe ailleurs sans bouger d'un pouce. La science ne se lasse pas de créer des moyens de déplacement afin que l'homme puisse accéder à d'autres cités et ainsi voir le monde devenir petit à petit un village planétaire. Les bateaux, avion, trains, voiture nous autorise à voyager par mer, ciel et terre. Ce qui fait qu'en 24heures, l'on peut se retrouver à des milliers de kilomètres de chez soi :

[1] Sources : http://fr. Wikipedia.org/wiki/Mondialisation. Page consulté le 19-12-06.

Ils m'ont dépêché un courrier rapide.
Et il a traversé la violence des fleuves ; dans les rizières
Basses, il enfonçait jusqu'au nombril.
C'est dire que leur message était urgent. (C.O. p 18).

Ces versets illustrent toute l'efficacité des moyens de transports. Le courrier est-il traditionnel c'est-à-dire un cheval ou moderne c'est-à-dire un des biais cités ci-dessus, toujours est-il que sa rapidité est comparable à celle dont nous disposons de nos jours.

La médecine également n'est pas en reste. En effet, avec la création des banques de sang, nous pouvons voir un Noir donner du sang à un Blanc, un Rouge ou encore un Jaune et vice versa, en vue de le sauver d'une mort certaine. La greffe des organes aussi est un moyen de communion, entre les Hommes, que la médecine a trouvé.

Si cela continue, le métissage culturel et la civilisation de l'universel, amorcé au début du vingtième siècle, pourront définitivement voir le jour et se développer. Mais ce rêve senghorien sera ce que les hommes en feront. Il sera humaniste ou cannibale et barbare selon l'apport participatif des différents peuples de la terre, selon tout simplement ce que nous (les Hommes) en ferons.

Ainsi donc, au vu de tout cela, nous osons affirmer que LSS, dès le début du vingtième siècle avait prophétisé dans ses volumes I , III et IV de *Liberté*, mais aussi dans « *Chants d'Ombre* », la cité de demain, c'est-à-dire celle du vingt et unième siècle où nous vivons. Il avait prôné un dialogue des cultures qui actuellement se réalise avec l'Internet et les moyens de communication. Il avait souhaité un village planétaire : les moyens de transports conduisent les uns à la rencontre des autres. Il avait prophétisé la civilisation de l'universel : les échanges mutuels rassemblent les hommes qui finiront par n'avoir qu'une civilisation unifiée dans sa diversité.

Toutefois, la mondialisation a ses limites. Nous rejoignons Marie-Madeleine Marquet dans son œuvre intitulé : *Le métissage dans la poésie de LSS*[1]. Indubitablement, une civilisation de robots, de bombe atomique, de virus qui infecte l'organisme par la respiration, ou encore une civilisation de clownage et d'armes sophistiquées, serait tout simplement le plus grand échec de l'Homme et verrait ce dernier s'autodétruire. Comme le dit Rabelais

[1] Marie-Madeleine Marquet. Opt. Cit. p 74.

« *science sans conscience n'est que ruine de l'âme* ». Il ne faut pas que l'avancée de la science freine ou handicape celle de l'être humain.

C'est pourquoi, il faut à l'humanité, une claire conscience de ce que sera la civilisation. Cette dernière ne doit en aucune manière lui porter préjudice car, un pas vers ces notions tantôt cités et nous assistons à une destruction fatale et totale des raisons de vivre de l'homme. Par conséquent, un nouvel esclavage risque de naître si l'humanité accepte de subir la domination des sciences et des techniques qui sont des puissances sans conscience.

Cela est d'autant plus vrai que dès 1950, Senghor nous mettait en garde en attirant notre attention sur l'urgence «*de protéger l'Homme contre la tyrannie des robots, de le rendre à sa liberté. »*[1]Car à vrai dire, est-ce que nous pouvons vivre sans valeurs éthique et morale, sans valeurs sacrées ? Malheureusement, c'est à cela que nous sommes confrontés de nos jours. Les machines envahissent trop le quotidien de l'Homme. Un exemple plus proche de nous, Dakar[2] où l'on est obligé d'emprunté la voiture à tout moment pour se déplacer, si bien que même si l'on voulait marcher, l'opportunité ne nous sera pas offerte, tellement il y a de véhicules qui empestent les poumons et l'environnement.

Il est temps donc pour l'humanité de reprendre en main la direction de sa vie, de subordonner toutes les puissances techniques, économiques et politiques, au besoin de l'homme. Senghor nous propose sans ambages le chemin de la Renaissance à travers l'amour seule clé susceptible d'ouvrir les portes d'un monde meilleur.

On l'aura déjà compris, il s'agit plutôt pour cet illustre poète « d'assimiler et non être assimilés. Il s'agit très précisément, profondément enracinés dans notre négritude d'intégrer, à celle-ci, découvertes et inventions les plus modernes, les plus fécondes, les plus efficaces. »[3]Cela va sans dire, l'Homme doit à tout prix subordonner les machines s'il ne veut pas être un objet entre les mains de la science. C'est une idée et une cause noble que de vouloir rassembler par amour, toute l'humanité dans une communion fraternelle, mais il est tout aussi nécessaire de revoir les moyens de bord qui, s'ils ne changent pas positivement entre temps, risquent de nous mener sur les rives de l'échec et de la perdition. C'est cela les limites de la poésie de l'amour tant prôné par LSS. Celle-ci a besoin, d'être coordonné et

[1] LSS. *Liberté I : Négritude et Humanisme* : « De la liberté de l'âme ou éloge du métissage ». p 102.
[2] Capital du Sénégal.
[3] Idem, *ibidem.* p 104.

limité pour ne pas verser dans l'excès. Il se doit de suivre un certain nombre de règles établies pour sa réussite.

Un retour de temps à autre à l'amour, vers les valeurs fondamentales de la négritude et vers les valeurs sacrées de l'Afrique traditionnelle est plus qu'une nécessité pour tout Africain qui se réclame nègre. L'amour est ce que nous avons de plus par rapport aux machines, il nous faut alors l'exploiter pour ne pas vivre comme ces dernières.

L'apport de l'Afrique, l'enracinement et l'ouverture et finalement la mondialisation ont été tour à tour exposés pour arborer combien chacun, chaque nation doit œuvrer pour la réalisation de ce grand rêve du chantre de la négritude, mûri dans la tête d'un nègre né au fin fond de la brousse, là où l'on n'entend que la clameur de la mer. C'est l'amour qui a permis à Senghor d'exprimer dans sa poésie son désir de vouloir « enlacer l'humanité toute entière d'une ceinture de main fraternelle. » La civilisation de l'universel est basée sur l'amour sans quoi, ce rêve senghorien serait une utopie, un mirage.

Au terme de cette troisième partie, l'amour a été élargi davantage pour être transporté sur les bancs de l'universalité. Dès lors, la culture pionnière de toute démarche senghorienne a été pour nous un moyen de montrer toute l'urgence et la pertinence de la pensée de Senghor dans ce monde actuel. Elle lui a permis de mener à bien la lutte pour la réhabilitation du Nègre et d'avoir gain de cause. Elle a aussi et surtout abouti à la francophonie véritable lieu de fusion de plusieurs nations ayant comme lien la langue française. La civilisation de l'universel peut alors espérer voir le jour comme nous l'avons tantôt démontré dans le second chapitre de cette partie. Le grand rendez-vous du donner et du recevoir est en train de se réaliser. C'est toute la signification que nous devons donner à l'ouverture prélude à la mondialisation. Senghor est et reste celui qui a cru en la force de l'amour. Celle-ci devra triompher de certaines idéologies néfastes pour qu'advienne un jour la civilisation de l'universel. LSS avait espoir qu'un jour cela se réalisera car l'amour sait transcender les barrières.

CONCLUSION GENERALE

« Refaites la route royale et méditez ce chemin de croix et de gloire.[1] *»*

Voilà la pensée que nous laisse LSS en partant sur l'autre rive, après avoir brillé de tout son éclat au firmament des hommes de lettres. Fidèle au maître, nous aussi, nous avons refais « *la Route Royale* » pour aller jusqu'en Sine chercher les raisons des états d'âme de cet illustre poète.

Le Sine natal nous a autorisée à découvrir la société sereer, les valeurs morales et spirituelles de cette ethnie à laquelle appartient Senghor. Cela va sans dire qu'elles (les valeurs) ont eu beaucoup d'impact sur la vie et la destinée de Sédar. Elles lui ont permis de léguer à la postérité une œuvre littéraire et un vécu humaniste exemplaires. Sa vie et son œuvre commandent le respect et l'admiration, car non fondées sur les valeurs matérielles comme l'argent.

Sa forte spiritualité également est une réponse à l'enracinement. La ferveur religieuse du quotidien de son royaume d'enfance a fait de lui l'homme de symbiose qu'il est aujourd'hui. Senghor nous invite à « *méditer ce chemin de croix et de gloire »* qui est celui de l'enracinement et de l'ouverture, celui de l'amour.

Le recueil de poèmes « *Chants d'Ombre* » nous offre des réflexions sur ce thème sous toutes ses formes. Dès lors, de « *In Memoriam* » (premier poème), au *« Retour de l'enfant prodigue »* (dernier poème du recueil), ce sont 25 poèmes qui véhiculent chacun à sa manière et de façon multiforme des messages d'amour et de pardon. Ce qui nous a permis d'aborder l'amour tellurique, l'amour humain et l'amour divin. Ces trois types de passions ont constitué une occasion pour ce poète de démontrer toute sa vie durant combien il a aimé la terre, les hommes et dieu, tous dans une même communion, celle de l'âme. LSS est peut-être au bout du compte l'ouverture à tous les vents. Quand nous affirmons cela, c'est parce qu'il n'est aucun message du patrimoine culturel qu'il ait refusé d'entendre.

Son amour pour ces trois éléments cités l'a mené à vouloir *« unir dans sa main chaude » (C.O. p30),* l'humanité toute entière. Son désir, nous voulons dire son obsession pour la civilisation de l'universel a été une des œuvres majeures sur laquelle il s'est acharné à réaliser.

[1] « Chants d'Ombre » *Message.* p 20.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la création de plusieurs infrastructures culturelles, car pour cet homme, la culture est le moteur de tout développement. Elle est la réconciliation de l'éthique et du progrès. C'est la raison aussi de ses luttes culturelles et de la création de la francophonie. Aujourd'hui nous pouvons dire que LSS a atteint son objectif qui était de hisser la culture africaine, mieux l'Afrique sur le haut panthéon des Seigneurs, des dignes puisque dignité recouverte. L'Afrique unie et structurée disposant de ses propres marchés, enracinée dans sa propre culture est la réussite pour Senghor.

Le village planétaire dont il a tant rêvé, la mondialisation tant souhaitée est en train de se réaliser, il ne reste plus aux générations d'intellectuels qu'à *« amasser gérer mais tricoter »*[1] pour faire de la civilisation de l'universel une des plus grandes et des plus brillantes qui s'enrichira de sa diversité. Pour arriver à cela, il faut que chacun apporte sa pierre à l'édifice, car, elle sera l'œuvre de tous ou ne sera pas.

Senghor reste l'humaniste du vingtième siècle qui a su inviter l'humanité à un retour aux valeurs cardinales de l'homme. L'amour constitue la base sur laquelle il réinvente le monde. Voilà pourquoi, ses poèmes regorgent de leçons et de messages qui aujourd'hui encore continuent de trouver tous leurs sens.

En somme, nous pouvons dire qu'il demeure celui qui a beaucoup apporté à l'humanité. Il est l'homme des symbioses et des paradoxes dont les écrits sont toujours d'actualité et méritent encore et toujours de nouvelles lectures.

Le dynamisme et la profondeur de la présentation de l'amour dans C.O sollicitent l'imagination du lecteur. Le symbolisme des couleurs et des images fait rêver tout en invitant à l'interprétation. L'Afrique est omniprésente, car il s'agit d'une poésie qui évoque son ancrage dans ses valeurs fondamentales. Senghor a donc, à travers ses poèmes d'amour et d'appel à la fraternité, engagé un combat culturel d'une remarquable portée humaniste. 1945, date de publication de ce recueil a été un moment fort dans la lutte pour la réhabilitation du continent africain. L'œuvre reflète alors la personnalité de l'auteur imprégné dans ses valeurs africaines. Il écrit d'abord comme il le dit, pour son peuple, car il sait que « c'est en touchant les Africains de langue française (qu'il touchera) mieux les Français et par-delà mers et frontières, les autres hommes.

[1] « Elégies Majeures ». *Elégie pour Philippe Maguilen Senghor.* p 287.

Etant le créateur de la poésie africaine écrite en verset, il est aussi, celui qui a utilisé la poésie des troubadours où l'on chante l'amour courtois. A ses écrits s'allie un humanisme incontestable, et l'évocation des mots et des images rappelle les poèmes négro-africains.

Dès lors, les chants qui proviennent de l'ombre sont accompagnés dans leur pèlerinage à travers le monde de la douceur du royaume d'enfance. Leurs messages d'amour souhaitent et entendent laisser des traces partout où ils passent. Parviendront-ils un jour à tous les hommes ? Dans l'attente de ce moment, nous restons convaincue et osons affirmer que LSS est l'humaniste qui a, en tout temps, aspiré à la métamorphose de son siècle.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

I- Ouvrage de base

LSS. *Œuvre poétique*. Paris : Seuil, 1964.

II- Ouvrages de Léopold Sédar Senghor

Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française. Paris : PUF, 1948.

Ce que je crois : Négritude, francité et civilisation de l'universel. Paris : Grasset, 1988.

Ethiopiques. Paris : Seuil, 1956.

La poésie de l'action. Stockholm, 1980.

La rose de la paix. Paris : l'Harmattan, 2001.

La parole chez Paul Claudel et chez les Négro- africains. Dakar : NEA, 1973.

Liberté I : Négritude et Humanisme. Paris : Seuil, 1964.

Liberté III : La civilisation de l'universel. Paris : Seuil 1977.

Liberté V : Le dialogue des cultures. Paris : Seuil, 1993.

Paroles. Dakar : NEA, 1975.

III- Ouvrages sur LSS

Benoît (Joseph R). *Léopold Sédar Senghor*. Paris : Beauchesne, 1999.

Biondi (Jean-Pierre). *Senghor ou la tentation de l'universel*. *L'aventure coloniale de la France.* Paris : Denoël, 1993.

Bokiba André Patient. *Le siècle Senghor*. Paris : l'Harmattan, 2001.

Jouanny (R). *Les voies du lyrisme dans les poèmes de LSS.* Paris : collection unichamp, 1986.

Kesteloot (Lilyan). *Comprendre les poèmes de LSS*. Issy-les-Moulineaux : Editions Saint-Paul, 1986.

Lebaud-Kane (G). *Imaginaire et création dans l'œuvre poétique de LSS*. Paris : l'Harmattan, 1995.

Leusse (Hubert). *LSS, l'africain*. Paris : Hatier, 1967.

Nespoulous- Neuville (J). *LSS : de la tradition à l'universalité.* Paris : Seuil, 1988.

Ndong (Henri). *De la spiritualité dans l'œuvre de LSS.* Thèse de doctorat troisième cycle. Université Cheikh Anta Diop, Dakar, 1999-2000, inédite.

Ndong (Louis Samba). *Lecture du royaume d'enfance dans l'œuvre poétique de LSS*. Mémoire de maîtrise- février 2003.

Niang (El. Hadji Mansour). *Les traditions négro-africaines, judéo-chrétiennes, gréco-latines et occidentales dans l'œuvre poétique de LSS*. Thèse de doctorat troisièmes cycle, Université Gaston Berger de Saint-Louis, juillet 1998, inédite.

Roche (Christian). *LSS, le président Humaniste (Préface d'Abdou Diouf).* Paris : Editions Privat, 2006.

IV- Etudes critiques

A- Ouvrages

Adjambas, Akatiwa. *Précis des Humanistes de LSS. Une étude fondée sur l'enseignement en français de 1900 à 1945*. Paris : l'Harmattan, 2004.

Boughali (Mohamed). *Introduction à la poétique de LSS*. Paris : Afrique-Orient-Casablanca, 1986.

Bourges (Hervé). *LSS, lumière noire*. Paris : Editions Menges, 2006.

Camara (Aliou*). La philosophie politique de LSS*. Paris : l'Harmattan, 2001.

Diouf (Marcel). *Mahawa : Lances Mâles. LSS et les traditions sérères*. Niamey : celtho, 1996.

Djian (Jean-Michel). LSS. *Genèse d'un imaginaire francophone*. Paris : Gallimard, 2005.

Garrot (Daniel). *LSS : critique littéraire*. Dakar : NEA, 1978.

Gnaliga (M .René). *La cohérence de l'œuvre poétique de LSS*. Abidjan: NEI, 2006.

Guibert (Armand). *Senghor.* Paris : Seghers, 1961.

Gusine Gawdat Osman. *L'Afrique dans l'univers poétique de LSS.* Dakar- Abidjan -Lomé : 1978.

Jouanny (Robert). *Senghor « Le troisième temps » : document et analyses critiques*. Paris : l'Harmattan, 2002.

Lebaud (G). *LSS ou la poésie du royaume d'enfance.* Dakar : NEA, 1976.

Marquet (Marie-Madeleine*). Le métissage dans la poésie de LSS.* Dakar : NEA, 1983.

Sankharé (Oumar) et Diané (Alioune- Badara). *Notes sur Ethiopiques de LSS*. Saint-Louis : Xamal, 1999.

Saravaya (Gloria*). Langage et poésie chez LSS*. Paris: l'Harmattan, 1989.

Thillot (Renée). *Le rythme dans la poésie de LSS*. Paris : NEA, 1979.

B- Articles et Revues

Dieng (Bassirou). « La poétique de Senghor et l'épopée orale.» *Annales de la faculté des lettres et sciences Humaines* de Dakar, numéro 24-1994, UCAD, pp 109-119.

Ethiopiques. Revue Négro-Africaine de littérature et de philosophie. Numéro spécial premier semestre 2006. Spécial centenaire. Contribution de LSS à la revue. Sous la direction de André-Patient.

Ethiopiques. Revue Négro-Africaine de littérature et de philosophie. « Senghor 90. Salve Magister. » Octobre 1996.

Ethiopiques. Numéro 56- deuxième semestre 1992.

Faye (Amade). « Les chants de Sédar Gnilane, une lecture sérère de la poésie de LSS. » *Annales de la faculté des Lettres et Sciences Humaines* de Dakar, numéro 24- 1994, UCAD, pp 121-131.

Guibert (Armand). « LSS. » *Collection Poètes d'aujourd'hui*, numéro 82. Paris : Seghers 1961.

Itinéraires et contacts de cultures. « LSS, un poète. » Paris : Harmattan, 1982, vol 9.

« Le forum des poètes. Journal panafricain exclusivement de poésie(s) ! » « Salve Magister ! » Numéro 01, Mars 2006, pp 8-9.

Ndaw (Alassane). « La pensée humaniste de LSS. » *Ethiopiques*, numéro 56-deuxième semestre, 1992, pp 17-30.

Ndiaye (Falilou). « Traduire le woy. Le chant selon Senghor. » *Annales de la faculté des Lettres et Sciences Humaines* de Dakar, numéro 22- 1992, UCAD, pp 97-106.

Sankharé (Oumar). « Pédagogie et poésie chez Senghor. » *Colloque des jeunes, 90 ans de LSS,* le 09 octobre 1996 à Joal, pp 27-32.

Tambadou (Moustapha). « Politique et stratégie culturelles de LSS. » *Ethiopiques,* numéro spécial, Senghor 90, pp 72-75.

V- Etudes Générales

A- Ouvrages

Debbasch (Charles) et alii. *Lexique de politique*. Paris : Editions Dallez, 2001.

Gassama (Makhily). *Kuma. Interrogation sur la littérature nègre de langue française.* Dakar- Abidjan : NEA, 1978.

Gravrand (Henri). *La civilisation sereer : cosaan*. Dakar : NEA, 1983.

Gravrand (Henri). *La civilisation sereer : Pangool. Le génie religieux sereer*. Dakar : NEA, 1990.

Kesteloot (Lilyan). *Histoire de la littérature négro-africaine*. Karthala : AUF, 2001.

Larousse. *La francophonie dans le monde*. Paris : Larousse, 2003.

Lecercle (Jean- Louis). *L'Amour.* Paris : Bordas, 1991.

Makouta Mboukou (Jean-Pierre). *Les grands traits de la poésie Négro- Africaine : Histoire- Poétiques- Significations.* Abidjan : NEA, 1985.

Mélanges Africains. Ouvrage collectif réalisé par l'équipe de Recherche en Littérature Comparée (E.R.L.A.C). Sous la direction de Thomas Méloné.

Mercure (Daniel). *Une société-Monde ? Les dynamiques sociales de la mondialisation.* Presses de l'Université de Laval : Deboecck, 2001.

B- Articles

Becker Charles et Faye Waly Coly. « La nomination sereer. » *Ethiopiques*. Fatick, 10-12 mai 1991, pp 89-100.

Bédouin (Jean Louis). « Les Masques. » *Collection « Que sais-je »*, numéro 905, Paris : PUF.

Faye (Amadou). « L'homme et l'environnement dans l'imaginaire sereer : Dialogue à travers les âges. » *Annales de la faculté des Lettres et Sciences Humaines* de Dakar, numéro 26- 1996, pp 109-123.

Kesteloot Lilyan. « La poésie orale dans l'ouest africain. » *Ethiopiques,* numéro 56-deuxième semestre, 1992, pp 65-85.

« La civilisation sérère D'hier et de Demain. » Actes du colloque des journées culturelles du Sine, Fatick, 10-12 mai 1991. *Ethiopiques.*

Ndiaye Ousmane Sémou. « Diversité et unicité sereer : l'exemple de la région de Thiès. » *Ethiopiques,* Fatick 10-12 mai 1991, pp 120-131.

Ngom (Biram). « La question Guelwar et la formation du Royaume du Sine. » *Ethiopiques.* Fatick, 10-12 mai 1991, p 23.

VI- Ouvrages d'imagination

Césaire (Aimé). *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris : Présence Africaine, 1983.

Kane (Cheikh Hamidou). *L'Aventure ambiguë*. Paris : Julliard, 1961.

Kourouma (Ahmadou). *Monné, outrages et défis.* Paris : Seuil, 1990.

VII- Ouvrages méthodologiques

Cabakulu (Mwamba) et Chimoun (Mosé). *Initiation à la recherche et au travail scientifique.* (Nouvelle édition revue et corrigée) Saint-Louis : Editions Xamal, 2001.

Cabakulu (Mwamba). *Soutenir un rapport de stage, un mémoire ou une thèse. Vade- mecum du candidat et du jury*. Dakar : Editions du Livre Universel, 2006.

Franière (Jean-Pierre). Comment réussir un mémoire ? Paris : Bordas, 1986.

WEBOGRAPHIE

http://www.france web.fr/poésie/senghor1.htm. (Page consulté le 29-06-06)

http://www.joalfadhiouth.com. (Page consultée le 22-08-06)

www. critaoi@auf. org. (Page consultée le 05-04-06)

www. Ville-verson.fr. (Page consultée le 06-10-06)

www.académie-française.fr. (Page consultée le 07-10-06)

www.refer.sn/éthiopiques/liens.php3. (Page consultée le 12-07-06)

www.francophonie.org. (Page consultée le 07-12-06)

http://fr.wikipedia.org/wiki/mondialisation. (Page consultée le 19-12-06)

INDEX DES AUTEURS

A

Adjambas Akatiwa…….. 88

B

Benoît Joseph…….. 88
Becker Charles…… 91
Bédouin Jean-Louis…… 91
Biondi Jean-Pierre……... 88
Bokiba …… 88
Bourges Hervé…… 89
Boughali Mouhamet…… 89

C

Cabakulu Mwamba……. 92
Camara Aliou…….. 89
Césaire Aimé…….. ..32, 35, 43, 62,92

D

Damas Léon Gontran…….. 43
Debbasch Charles…… 91
De Chardin Teilhard……..... 6
Dieng Bassirou…… 90
Diop Birago……. 22
Diouf Madior……13,14,15,21
Diouf Marcel……... 89
Djian Jean-Michel……... 89

F

Faye Amade…… 90
Faye Amadou…….. 91
Franière Jean-Pierre…… 92

G

Garrot Daniel……..25,89
Gassama Makhily…… 91
Gravrand Henri……...19,91,99,101
Gide André…….. 45
Gnaliga M. René……. 89
Guibert Armand……. 89,90
Gusine Gawdat…… 89

J

Jouanny Robert……...88,89

K

Kane Cheikh Ahmadou……...78,92
Kesteloot Lilyan……...10,62,63,88,91
Kourouma Ahmadou…….. 33,92

L

Laleau Léon…….35
Lebaud Kane Geneviève…….88,89
Lecercle Jean-Louis…… 91
Leusse Hubert……..88
Loti Pierre……... 40

M

Makouta Mboukou Jean-pierre……... 91
Marquet Marie-Madeleine…….73,80,90
Mercure Daniel……... 91

N

Ndaw Alassane…… 90
Ndiaye Ousmane Sémou…… 92
Ndong Louis Samba…… 89

Ndong Henri…… 89
Nespoulous Neuville Josiane…….. 89
Ngom Biram…… 91
Niang El Hadji Mansour……. 89

R

Roche Christian……... 89

S

Sankharé Oumar…….. 90
Seck Cheikh Yérim……. 30
Senghor……..6, 23, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 88.

T

Tambadou Moustapha……. 90
Térence ……... 44
Thillot Renée……...90

ANNEXES

- Lexique des notions particulières

-

Le présent lexique est un moyen de faciliter la compréhension de notre texte. Pour que la lecture soit plus aisée, nous avons jugé nécessaire de traduire certains mots et expressions sérères.

‘‘Les Sereers du Sine’’ (p 9) : groupe ethnique sereer différent de par leur parler, leur dialecte, des Sereers None, Ndut et Safen. Actuellement on les trouve sur l’axe qui va de l’océan atlantique aux rives du Saloum.

‘‘Fuuta’’ (p 10) : lorsque les troupeaux faméliques des Peuls parvinrent dans la vallée du Sénégal, riche en bonnes terres et de pâturage, ils (les Peuls) se seraient écriés, selon la tradition orale, « Niamandru » « Mangeaille ! ». Ce cri du cœur deviendra le nom du pays toucouleur, « le pays de l’abondance » « Niamandiru » appelé communément Fuuta, d’un terme foulanisant[1]. Actuellement, il constitue la contrée qui longe le fleuve Sénégal. Elle fut le berceau d’une brillante civilisation.

‘‘Les Sereers’’ (p 10) : groupe ethnique sénégalais représentant 15% de la population. Ils sont des agriculteurs et des éleveurs et entretiennent un cousinage à plaisanterie vieille de plusieurs siècles avec les Toucouleurs et les Diolas. Ils ont une forte spiritualité et entretiennent un culte des pangols.

‘‘Saloum’’ (p 10) : fleuve côtier du Sénégal. Il draine la région du Sine- Saloum puis forme avec le Sine un delta qui rejoint l’océan atlantique. Egalement, c’est la région de bas plateaux du Sénégal drainé par le fleuve du même nom. Actuellement il est représenté par la région de Kaolack avec comme principale production l’arachide.

‘‘Sinig’’ (pp 11,13) : appellation que l’on donne aux Sereers du Sine pour les différencier des autres types de sereer. Il désigne également le royaume qui abrite les Sereers : le royaume sinig.

[1] Gravrand (Henri). *La civilisation sereer : pangool*. Dakar : NEA, 1990, p 12.

‘‘A kaal’’ (p 14, 15) : classe d’âge. Groupe de jeunes du même sexe et de la même génération ayant grandi et fait l’initiation ensemble. On parle de « kaal » quand il s’agit des hommes, pour les femmes, on parlera de « maas ».

‘‘Mbind né’’ (p 14) : c’est la maison paternelle. Elle est un ensemble de plusieurs compartiments qui abritent la famille élargie. En quelque sorte, c’est un espace limité occupé par chaque famille dans la concession.

‘‘Yogaan né’’ (p 14) : l’arbre à palabre. C’est le lieu où les gens se retrouvent s’ils ne vont pas aux champs pour discuter, éduquer ou même régler un problème familial.

‘‘Maasir’’ (p 15) : c’est le cousinage à plaisanterie. C’est un lien fort qui unit les enfants des frères ou soeurs qui s’appellent réciproquement “esclave”. C’est une notion à laquelle le sereer attache beaucoup d’importance.

“Mal” (p 16) : c’est une association de jeunes de la même génération. Elle peut être culturelle, sportive ou les deux à la fois, au but lucratif ou non.

“Maaad mal” (p 16) : c’est le président de l’association. Il coordonne les activités, convoque les réunions périodiques et réprimande. Il est la personne morale de l’assocation et l’intermédiaire entre cette dernière et les habitants du village qui peuvent les solliciter pour un quelconque travail.

‘‘O siir olé’’ (p 16) : c’est l’ensemble du troupeau. Il peut être la propriété d’une personne. Mais dans la société sereer en générale, il appartient à toute une famille. L’on peut juger à travers lui la richesse d’une famille donnée.

‘‘Tap ké’’ (p 16) : ce sont les greniers qui gardent le fruit de toute une saison de dur labeur. Egalement, à l’instar du troupeau, son nombre peut servir à déterminer la richesse d’un individu en pays sereer. Ils sont la preuve du courage de l’homme aux champs.

‘‘Roog sen’’ (pp 20,21,23,47,54) : ce terme indique l’omniprésence de Dieu qui n’est nulle part. Pour le Sereer, Dieu est présent dans son absence.

‘‘Pangols’’ (pp 20, 21,22) : ce sont des esprits qui se rattachent à la transcendance de l’Etre suprême. Ils sont les intermédiaires des hommes auprès de Dieu. C’est un fait religieux typiquement sereer. « Guettées en permanence par des forces qu’elles n’avaient pas le pouvoir de contrôler, les communautés sereers ont dû s’organiser autour des pratiques /…/ et ordonner leurs représentations du monde, afin de mieux dominer les forces hostiles de la nature. Ainsi est née la religion des pangool qui a connu son plein épanouissement avec la civilisation agraire. »[1]

‘‘Janiif ou dianif’’ (pp 20,23) : l’au-delà. C’est le lieu où rejoint l’âme après la mort de l’homme c'est-à-dire de l’enveloppe humain.

‘‘Sen’’ (p 20) : c’est un adjectif qui indique que dieu n’est nulle part. Il n’a ni résidence ni siège fixe. Il est partout et nulle part.

‘‘Seng’’ (p 20) : adjectif qui tout comme celui qui le précède, indique que dieu est unique, il est « seng », c'est-à-dire seul. Il n’a ni frère ni sœur, ni père ni mère. Il est l’unique qui vient de nulle part.

‘‘Roog o yaal in sen’’ (p 20) : cette expression montre l’abandon du sereer, de tout son être à dieu. Elle signifie « mon dieu et mon seigneur qui n’est nulle part. »

‘‘Cit roog’’ (p 20) : tout appartient à dieu. Il est celui qui donne ou qui refuse. Tout dans la vie est, pour le sereer, don de dieu et volonté suprême.

‘‘Ndig roog’’ (p 20) : l’hivernage appartient à dieu. C’est lui qui donne la pluie et de belles récoltes. Voilà pourquoi, quand la pluie tarde, le Sérère organise une cérémonie pour implorer la miséricorde divine. Lors de cette fête, les femmes s’habillent en hommes et vice versa. C’est, paraît-il, pour faire rire dieu qui, après, laisse tomber la pluie en guise récompense, pour l’avoir fait rire.

‘‘Ngess roog’’ (p 20) :l’univers tout entier est la création de « roog sen. » Voilà pourquoi le sereer lui octroie la possession de tout. Le matin lui appartient comme l’indique cette expression qui veut dire: « le matin de dieu ».

[1] Idem, *ibidem*, p 308.

‘‘A félanga roog’’ (p 21) : s’il plait à dieu. Expression qui désigne la volonté suprême de Dieu. Cela montre que rien ne peut se réaliser au-delà du désir de « roog ».

‘‘O fagn a fagn a Ngoor, roog a deb na colum’’ (p 21) : c’est un proverbe sérère qui démontre que Dieu ne considère pas le mépris de qui que se soit par rapport à son ennemi. Autrement dit, être en conflit avec une personne quelconque, n’empêche pas dieu d’être favorable aux demandes de ce dernier.

‘‘Waliyu’’ (p 22) : homme de dieu dans la religion musulmane. Il est un intercesseur auprès d’Allah.

‘‘Pangoliste’’ (p 22) : c’est un adorateur de pangols. Un détenteur de « thiour ». Il est celui qui est chargé d’entretenir l’hôtel des pangols c'est-à-dire de faire les libations. Il peut aussi être tout simplement un adorateur de pangols comme le chrétien est un adorateur du Christ.

‘‘A thiour’’ (p 22) : c’est l’hôtel des pangols. C’est là où s’effectuent les libations. Il est un haut lieu de respect, et toute la population veille à ne pas transgresser ses règles.

‘‘Djilor Djidjack’’ (pp 25,28) : village d’origine des parents de Senghor. Il porte le nom de son fondateur Djidjack Faye. Il se situe à une trentaine de kilomètres de Joal à l’intérieur des terres.

‘‘Sédar Gnilane’’ (pp 25,28) : dans la société sérère à laquelle appartient LSS, le prénom de l’enfant est souvent accompagné du prénom de la mère comme pour montrer l’appartenance du premier à la seconde. C’est ce qu’on appelle une société matrilinéaire. Voilà pourquoi Senghor est appelé Sédar fils de Gnilane.

- Questionnaire

A°) La société sereer

1- Si vous aviez à définir et à décrire le Sereer, que diriez-vous ?
2- Qu'est-ce qui fait la richesse d'un sereer ? Quelle importance est-ce qu'il donne à l'argent ?
3- Quelle est l'importance de l'agriculture dans la société sereer ?
4- Qu'est ce qui explique l'importance donnée aux greniers et au troupeau ?
5- Le Sereer, est-il seulement agriculteur ?
6- Qu'est ce que le cousinage à plaisanterie et qu'est ce qui justifie sa présence dans la société sereer ?
7- Pouvez-vous nous expliquer les relations entre les hommes, en d'autres termes comment se passe d'habitude le quotidien sereer ?
8- Comment se passe l'éducation en milieu sereer ?
9- Quelle est la valeur de l'éducation en milieu sereer ?
10- Quelles sont les valeurs morales de cette société ?
11- Quelle relation entretient-il (le Sereer) avec la nature ?
12- Quelle est votre conclusion sur la société sereer ?

B°) La spiritualité sereer

1- Le sereer est-il un croyant ?
2- En quoi est-ce qu'il croit ?
3- Quelle est l'importance de Dieu dans le spirituel sereer ?
4- Nous avons remarqué un phénomène spécifique à la spiritualité sereer, ce sont les « pangols » pouvez-vous nous en parler ?
5- Peuvent-ils (les pangols) être considérés comme des dieux ?
6- Quel est le sens des « thiour » ?
7- Dans la spiritualité sereer, qu'est-ce qui se passe après la mort clinique ?
8- Quelle influence est-ce que ce lieu (le « janiif », comme vous venez de le souligner) a sur la vie terrestre des individus en milieu sereer ?
9- Que pouvez-vous dire en résumé sur la spiritualité sereer, après tous ce que vous venez de développer ?